

PAUL ROUSTAIN

L'ÉDUCATION DES APÔTRES

d'après les Evangiles Synoptiques

ἐπεγίνωσκόν τε αὐτοὺς ὅτι σὺν
τῷ Ἰησοῦ ἦσαν.

(Actes des Apôtres, chap. 4, v. 13).



VALENCE

IMPRIMERIE ET LITHOGRAPHIE A. DUCROS

41, Rue du Tunnel, 41

1897

L'ÉDUCATION DES APÔTRES

d'après les Evangiles Synoptiques



Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/IA41552026_0071

UNIVERSITÉ DE PARIS — FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE

L'ÉDUCATION DES APÔTRES

d'après les Evangiles Synoptiques

THÈSE

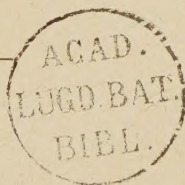
PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE PARIS

Pour obtenir le grade de bachelier en théologie

Et soutenue publiquement le 23 novembre 1897, à 4 heures

PAR

PAUL ROUSTAIN



VALENCE

IMPRIMERIE ET LITHOGRAPHIE A. DUCROS

41, Rue du Tunnel, 41

1897

UNIVERSITÉ DE PARIS
FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE

Examineurs de la soutenance :

M. STAFFER, Président de la soutenance.
MM. STAFFER, }
VAUCHER, } Examineurs.
LODÉ, }

La Faculté n'entend ni approuver ni désapprouver les opinions
particulières du candidat.

INTRODUCTION

Exposer la marche suivie par Jésus pour faire l'éducation de ceux qui furent les Apôtres, tel est le but de cet essai. Le terme d'éducation ne doit donc point être entendu dans son sens étroit, applicable seulement à l'enfant. De l'enfance des Apôtres nous ne savons rien ; aurions-nous des informations sur cette période de leur vie qu'elles n'importeraient guère à notre dessein, puisque Jésus ne fut leur maître que bien plus tard, alors qu'ils étaient devenus des hommes.

Nous prenons le terme d'éducation dans ce sens large que Rollin — ce maître éducateur — lui donne, quand il dit : « L'éducation est l'art de manier et de façonner les esprits. »

Tous ceux qui ont écrit sur la vie et l'enseignement de Jésus ont reconnu qu'il a manié les âmes avec une incomparable maîtrise et qu'il a imprimé à son œuvre un caractère pédagogique très marqué. Presque tout ce que Jésus a fait ou a dit, porte ce cachet éducateur. L'étude de cet aspect de l'activité du Christ a donc un intérêt considérable pour pénétrer plus

avant dans le sens de cette activité, et pour comprendre les raisons profondes de beaucoup des actes et des paroles du Maître. Mais précisément parce que les éléments d'une étude de ce genre sont si nombreux, nous ne pouvions songer à traiter un sujet si étendu dans les quelques pages d'une monographie. Nous avons dû nous borner à tracer ce qu'on pourrait appeler un chapitre de la pédagogie de Jésus-Christ.

Les disciples, et en particulier les douze Apôtres, ayant seuls vécu d'une façon permanente avec le Sauveur, c'est sur eux seulement que Jésus a pu exercer une influence suivie et profonde, et l'exercer d'une façon assez méthodique pour qu'on puisse parler d'éducation.

Les autres acteurs de l'histoire évangélique, collectifs ou individus, n'ont eu que des contacts passagers ou des relations lointaines avec Jésus, propres à fournir des indications psychologiques et pédagogiques fort intéressantes sans doute, mais sans lien logique ni organique entre elles.

L'étude de l'éducation religieuse du cercle apostolique nous a attiré surtout par son côté pratique, son intérêt d'application au ministère pastoral.

En conséquence il nous a paru utile de la dégager le plus possible des discussions purement critiques. Il eût été bien difficile d'y parvenir, si nous avions voulu nous astreindre à relever et à étudier tous les traits de détail qu'on peut trouver dans les Évangiles sur le sujet qui nous occupe.

Pour éviter cet écueil, le mieux était de s'attacher

uniquement aux faits principaux de l'Education des Apôtres, à ceux qui sont comme les moments caractéristiques de l'œuvre spéciale entreprise sur les disciples par leur Maître. La partie critique a pu être ainsi réduite à cela seul qui paraissait nécessaire pour donner à ce travail des bases historiques solides.

Si intéressants que bien de ces détails sacrifiés puissent paraître, nous croyons que notre travail n'aura guère perdu du fait de leur omission, car l'effort de les rechercher et de les grouper ne semble pas susceptible de donner d'autre résultat qu'une mosaïque de remarques plus ou moins justes et ingénieuses.

C'est la même raison de simplification qui nous a fait laisser de côté tout ce qui touche à l'enseignement proprement dit, de Jésus. L'instruction fait partie de l'éducation il est vrai, cependant on entend plus généralement par instruction la formation de l'intelligence, et par éducation la formation du caractère et de l'être moral. Laboulaye a fort bien indiqué le caractère spécial de l'éducation, telle que nous la concevons, quand il dit ; « l'éducation ouvre l'esprit, elle ne le remplit pas. » Nous avons cependant cru nécessaire de parler de l'enseignement parabolique de Jésus, car il a servi au Maître à ouvrir l'esprit de ses disciples ; il est essentiellement éducateur. La préoccupation de nous en tenir à la partie strictement pédagogique de l'éducation des apôtres explique également pourquoi cette étude n'utilise pas, ou n'utilise que très exceptionnellement, le quatrième Evangile qui a un caractère didactique beaucoup plus prononcé que les Synoptiques.

On a dit avec raison que la méthode de Jésus a consisté non pas à démontrer, mais à montrer ; nous avons essayé de suivre l'exemple du Maître dans la tractation de notre sujet. Décrire les actes essentiels de l'éducation des Apôtres, et par, cet exposé même, en faire ressortir la valeur et la portée pédagogiques, telle est la marche suivie dans cet essai.

Il ne faut donc pas s'attendre à y trouver rien qui ressemble à une tentative de dégager des récits évangéliques un système lié et complet de pédagogie ou d'éducation chrétiennes. D'ailleurs l'action de Jésus sur les âmes, si libre, si vivante, exclut l'idée de système : on n'y peut rien découvrir qui ressemble à des procédés ou à des recettes pédagogiques. C'est précisément ce qui lui confère sa merveilleuse puissance éducatrice.

L'éducation, dit Jules Simon, est une opération par laquelle un esprit forme un esprit, et un cœur forme un cœur. L'éducation faite par Jésus-Christ, c'est l'opération par laquelle son âme a formé, ou, selon l'expression plus énergique et plus religieuse de St-Paul (I Corinth 4 v. 15), a engendré d'autres âmes.

Il ne saurait donc être question de vues systématiques en pareille matière.

Enfin, ce sujet, bien qu'indiqué partout, n'étant traité nulle part à notre connaissance, nous n'avons pu que relever quelques points de repère dans ce domaine trop peu exploré pour qu'il soit permis de tenter des vues d'ensemble.

LES PREMIERS DISCIPLES

(Matth., 4, v. 18 et suivants ; Marc, 1, v. 16 et suivants).

§ 1. — **Avant la Vocation.** — Nos deux premiers Evangiles ouvrent leur narration de la vie publique de Jésus par le récit de l'appel des premiers disciples.

Mais la description qu'ils font de cette scène est intelligible, tant le lecteur y est peu préparé.

Jésus, qui parcourt la Galilée, semble représenté comme arrivant subitement sur les bords du lac de Gennesaret, apercevant tout d'un coup les quatre pêcheurs de Bethsaïde qui apparaissent soudainement dans le récit sans être présentés ni avant ni après comme déjà connus de Jésus ; or ces inconnus sont appelés sans explication, et suivent cet inconnu sans délai !

Présenté ainsi ex abrupto, ce fait est psychologiquement inexplicable.

La narration de Luc est moins abrupte, mais Simon (Luc, 4, v. 38 et 5, v. 4) et ses compagnons (Luc, 5, v. 9 et 10) y apparaissent d'une manière aussi inattendue.

Mais en recourant au récit de Jean 1, v. 41 à 48, qui nous apprend que les quatre pêcheurs galiléens avaient eu

auparavant des relations étroites avec Jésus, la scène décrite par Matthieu et Marc devient aussitôt claire et naturelle.

Dès l'entrée en matière nous faisons donc exception à la règle que nous nous sommes imposée de ne nous servir que des matériaux fournis par les Evangiles synoptiques.

Cette inconséquence apparente est nécessaire pour donner une base psychologique solide à cette étude.

Ce serait une singulière façon de mettre en lumière la marche pédagogique suivie par Jésus dans l'éducation des disciples que d'admettre au commencement un acte de magie comme la vocation apostolique adressée à des inconnus par un inconnu !

Si quelque chose a dû être préparé avec soin par le divin Pédagogue, c'est l'appel qui retentit alors sur la plage de Capernaüm.

D'ailleurs nous pouvons légitimer par la critique avancée elle-même, cet emprunt fait à l'Evangile de Jean.

« Si nous n'avions que les Synoptiques nous devrions « juger que Jésus a agi par divination ou imprudemment » dit Paulus (1).

« Jusqu'à Capernaüm Jésus n'avait fait que communiquer ses pensées à des personnes secrètement attirées « vers lui... le petit groupe d'auditeurs qui l'avait suivi « près du Baptiste s'était grossi sans doute et peut-être « quelques disciples s'étaient-ils joints à lui (En note, « citation de Jean 1, v. 37 sq.) » dit aussi Renan (2), qui admet ainsi des relations entre Jésus et les fils de

(1) Cité d'après K. von Hase *Geschichte Jesu*, 1891, p. 409.

(2) *Vie de Jésus*, 6^e édit., 1863, p. 130.

Johanen (1) et de Zébédée, antérieures à la scène de l'appel (2).

Nous pouvons donc adopter cette conclusion de J. Weiss (*Nachfolge Christi*, p. 30) : « La soudaine résolution racontée par Marc, ne se peut guère comprendre sans contacts précédents tels peut-être que Jean 1, v. 37 à 43, les raconte, » et rejeter l'opinion de Strauss (3) d'après laquelle le récit de Marc 1, v. 16 sq. et celui de Jean 1, v. 37 sq. ne sont que deux versions d'un même fait.

Avec Hase (ouv. cité, p. 409) nous définissons le rapport de ces deux faits de la façon suivante : « La tradition « Galiléenne n'a gardé que la vocation qui a tiré les « disciples de la vie civile, Jean a complété et ajouté « les premiers contacts (4). »

Or ces premiers contacts avaient été nombreux et prolongés. Ils avaient eu lieu peut-être avant l'épisode que Jean 1, v. 37 à 43 nous a conservé (5), à coup sûr depuis

(1) Nos traductions appellent Simon et André, fils de Jonas, mais la leçon *fils de Jean* semble plus authentique ; nous disons « fils de Johanen » pour qu'il n'y ait pas de confusion avec les autres Jean de l'histoire évangélique.

(2) De même A. Robinson, « *The saviour in the newer Light*, 1896, p. 22, » reconnaît l'insuffisance du récit des Synoptiques et admet une connaissance préalable de Jésus avec quelques-uns de ses disciples, connaissance faite selon lui auprès du Baptiste.

(3) D'après Hase, (ouvrage cité, p. 409).

(4) De Préssensé caractérise ainsi les deux scènes : « Les Synoptiques ne s'occupent que de la vocation définitive ; pour Jean le grand jour est celui où pour la première fois il a vu Jésus. Le fait moral l'emporte pour lui sur le fait officiel. » *Jésus-Christ, son Temps, son Œuvre*, p. 407, note 2.

(5) M. Stapfer, *Jésus pendant son ministère*, Paris, 1897, n'hésite pas à écrire : « Il (Jésus) longe la rive du lac et là il rencontre ses « premiers amis, auxquels peut-être il avait donné rendez-vous... Jean « depuis longtemps déjà le comprend, le suis, l'aime. Il est lié avec

lors jusqu'à l'appel définitif des quatre disciples ces contacts étaient devenus plus fréquents et plus intimes.

Jésus savait à merveille qui étaient ces pêcheurs galiléens et quelles influences ils avaient subies. Ces influences étaient celle de Jean Baptiste et la sienne.

L'influence du Baptiste constituait déjà une première préparation morale et religieuse excellente que Jésus a continuée et complétée en prenant ces hommes avec lui, mais seulement d'une manière intermittente, jusqu'à la vocation définitive.

Ces contacts dont la durée fut assez longue, tout au moins lors des premières tentatives de Jésus en Judée (Jean 2, v. 12), préparèrent Simon, André, Jacques et Jean à devenir le noyau des disciples permanents du prophète de Nazareth.

Quand Jésus vient à Capernaüm, il sait que « là-bas des amis l'attendent » (Stapfer, *Jésus pendant son ministère*, p. 41), et quand il appelle ces amis à devenir ses disciples, il sait que nulle explication n'est nécessaire, il sait que ces hommes sont suffisamment préparés à comprendre la vocation qu'il leur adresse et peuvent se décider en connaissance de cause.

De notre côté, grâce à ces données du quatrième Évangile, nous sommes maintenant en état de comprendre le sens de l'acte que Jésus va accomplir et d'entrer dans l'examen de la vocation des premiers disciples envisagée au point de vue particulier que comporte cette étude.

« Jésus d'une étroite et tendre amitié. Il a subi lui aussi l'influence « du Baptiste, a été son disciple, et voilà des années sans doute que « Jésus et Jean pensent ensemble, cherchent et trouvent ensemble. » (p. 43).

§ 2. — **La Vocation.** — Jésus avait des raisons fortes et nombreuses pour se constituer un cortège de disciples à ce moment précis de sa vie et pour porter son choix sur ceux-là.

Quand nous le voyons débiter dans son ministère de Galilée par une proclamation (κηρυξις) presque identique à celle du Baptiste (1), se faire (suivant l'expression ingénieuse de Beyschlag), son propre prophète, nous comprenons la raison psychologique profonde qui le portait à s'adjoindre des hommes sortis de l'école du Précurseur, prédicateur de l'approche du Royaume de Dieu et de la repentance. Entre tous ses admirateurs, ceux-là étaient préparés à commencer, ou plutôt à continuer leur éducation religieuse avec lui et à devenir les prémices de son œuvre.

La tentative peu encourageante qu'il venait de faire en Judée déterminait aussi Jésus à former un noyau solide d'adhérents sur qui il pourrait exercer une action personnelle profonde et complète tout en travaillant sur la masse du peuple.

L'état d'âme des futurs disciples et l'état actuel de l'œuvre du Sauveur sont au point voulu pour que l'appel qui va retentir sur la grève du lac de Gennesaret ne risque pas de paraître un coup de théâtre.

Cependant les récits Synoptiques donnent nettement l'impression de quelque chose de rapide et d'imprévu ; nous croyons que c'est avec raison. En réalité les quatre

(1) « Frappé d'ailleurs de l'expérience qu'il vient de faire ici comme en Judée il revient en arrière... il se place pendant un temps au point de vue de Jean Baptiste, dont il adopte le thème de prédication : « Convertissez-vous. » Bovon. *Théologie du N. T.*, t. I, p. 305.

pêcheurs durent être surpris ; ils ne devaient pas s'attacher à cet appel, du moins au moment où il leur fut adressé.

Mais on aurait tort de voir là une contradiction réelle avec la narration johannique.

Les données que nous avons dû emprunter à Jean nous font connaître le premier principe de la méthode pédagogique du Maître, qui est le souci de la préparation graduelle et lente donnant à la semence le temps de germer ; les Synoptiques nous rendent sensible l'autre principe de cette méthode, à savoir la promptitude de décision unie à la vigueur d'exécution.

L'art de l'éducation est tout entier dans ces deux principes : l'art des préparations achevées ne serait rien sans l'art de l'exécution prompte et énergique.

Grâce aux données réunies de Jean et des Synoptiques nous pouvons mettre en lumière dès l'entrée les deux grands caractères de la pédagogie de Jésus : 1^o patience de la préparation, 2^o sûreté de l'exécution.

Le récit de la vocation des quatre premiers disciples nous montre comment Jésus sait passer à l'exécution au moment favorable, avec quel art et avec quel succès. Il laisse mûrir c'est vrai, mais il n'attend pas que le fruit soit trop mûr et lui tombe dans la main — il sait secouer l'arbre et cueillir les fruits en leur pleine saveur.

Entrons dans l'examen détaillé de la manière dont procède Jésus :

1^o *Il appelle brusquement et tout de suite.* Le Maître en appelant des disciples alors qu'ils ne s'y attendaient point (ils ne s'y attendaient pas en tout cas à cet instant précis), avait deux raisons. La première, c'est que les appelés, brusquement tirés de leurs occupations par cette

sommatation inattendue, laisseraient voir le premier mouvement de leur cœur, celui qui est sincère : ainsi les vraies dispositions de leur âme se révéleraient à eux-mêmes et au Maître. La seconde, c'est qu'exiger une décision prompte, c'était couper court aux luttes intérieures et aux influences du dehors.

2° *Il appelle en public* et non dans la maison. Ainsi il oblige ses disciples à faire dès le début un acte de courage moral, une sorte de confession publique de leur foi en lui.

Que si on veut croire que la grève était déserte, ce qui est peu vraisemblable, mais possible après tout, l'épreuve de leur courage moral n'en subsiste pas moins : il y avait là Zébédée, père de Jacques et de Jean, et ses ouvriers. Il n'est pas plus facile de confesser sa foi devant des parents ou des personnes de l'entourage familial que devant des étrangers. Souvent même c'est chose plus difficile.

Jésus avait dit à la première rencontre : « Venez et vous verrez » (Jean 1, v. 40), et chez lui, dans la solitude, il avait éveillé leur foi. Ce qui commence a besoin du mystère ; mais maintenant ces ménagements ne sont plus nécessaires : il faut au contraire que leur foi affronte la lumière du grand jour, que le germe qui a crû apparaisse au dehors.

§ 3. — **Les termes de la Vocation.** — La promptitude de l'appel de Jésus, nous a montré quelle énergie il sait déployer ; les termes dans lesquels l'appel est formulé font voir quelle prudence, quelle sagesse et quelle délicatesse Jésus sait mettre dans ses actions de vigueur. « Suivez-moi » ou plus littéralement, comme

traduit M. Stapfer (1) « Venez après moi et je vous ferai devenir des pêcheurs d'hommes. »

Le ton et l'expression donnés à ce « moi » devait faire sentir aux appelés que « Lui » leur remplacerait tout ce qu'ils vont abandonner. L'attrait, le charme divin de Jésus avaient été sentis par eux dès la première rencontre. Le suivre « Lui », devait prendre un sens plein de douceur pour leur âme.

L'expression « je vous ferai devenir pêcheurs d'hommes » est suggérée certainement par leur occupation actuelle : c'est une de ces adaptations aux formes du langage familier, si nombreuses chez Jésus. Déjà par cela même elle est pédagogique. Mais plus que la forme qu'elle revêt, le sens qu'elle renferme est d'une sagesse, d'un tact psychologique supérieurs.

Ces pêcheurs avaient une certaine foi en lui et de l'attachement pour sa personne ; il le savait : ces sentiments pouvaient être assez forts pour les décider à tout laisser et à le suivre, mais un autre sentiment pouvait les arrêter.

Ce sont des artisans, des hommes du peuple, tout-au-plus de petits bourgeois (2). Suivre un Rabbi, c'est se mettre à une école, recevoir un enseignement scolastique qui pouvait sembler inaccessible à des hommes qui n'avaient pas de culture préalable.

En leur disant « *Je vous ferai devenir pêcheurs d'hommes* » Jésus devance ces craintes et les dissipe.

(1) Le Nouveau Testament traduit sur le texte comparé des meilleures éditions, Paris, 1889.

(2) Pierre avait une maison, ce qui en Orient ne signifie pas la richesse. Mais Zébédée semble avoir été une sorte de patron. Il a des ouvriers.

Ce n'est pas pour devenir des écoliers ou des savants qu'ils sont appelés ; c'est pour un travail qui est analogue à celui qu'ils connaissent si bien. Ils ne changeront pour ainsi dire pas de profession ; ils seront toujours pêcheurs. En quittant leurs filets (Marc 1, v. 18) ils ne quittent cependant pas la pêche.

Cette formule d'appel, si heureuse, si pédagogique, leur dit aussi admirablement, 1° ce qu'ils doivent faire : le suivre, 2° ce que Jésus veut leur faire : les former, faire leur éducation et leur apprentissage religieux.

Quand seront-ils préparés, quand pourront-ils travailler, collaborer avec lui ? Jésus n'en dit rien. L'expression dont il se sert indique bien que, dans un avenir indéterminé, ils seront élevés à cette dignité d'aides et de collaborateurs du Maître, mais elle indique surtout que pour le moment le Maître veut, non pas s'aider d'eux dans son travail, mais les prendre comme objet de ses soins, et faire de leur préparation à la vocation qui leur est adressée une partie de son activité.

Rien ne pouvait mieux caractériser l'œuvre d'éducateur que Jésus va entreprendre, que ces termes : « *je vous ferai devenir pêcheurs d'hommes.* » Et cette caractéristique est remarquable non seulement comme expression du *pourquoi* de l'appel des disciples mais aussi comme expression du *comment* de cette éducation qui va commencer.

C'est un apprentissage que Jésus veut leur faire faire, non une école. Pour un professeur, un régent, un précepteur toute la tâche consiste à transmettre aux élèves certaines connaissances.

Un patron n'est nullement borné à la tâche de former, d'instruire les apprentis, il fait en même temps ses tra-

vaux et ses affaires à lui. Ainsi Jésus prend avec lui ces hommes de bonne volonté et d'aptitudes spirituelles convenables pour les *former*, les faire devenir ouvriers avec lui, mais son œuvre n'est pas toute là, elle est bien plus générale et bien plus étendue.

Enfin l'apprentissage de tout métier se fait d'abord en regardant travailler le maître, puis en s'essayant aux ouvrages faciles et en allant progressivement jusqu'aux tâches qui sont le triomphe du maître ouvrier : de même les disciples commenceront par être des spectateurs, ils seront instruits non par des leçons directes, spéciales, faites pour eux, mais par le spectacle du travail du Maître ; puis ils seront mis à l'œuvre, mais ne feront qu'un travail de commençants, une œuvre adaptée à leurs moyens.

En disant : « *Suivez-moi, je vous ferai devenir pêcheurs d'hommes,* » Jésus donne le programme de sa tâche d'éducateur ; si nous avons bien compris et bien rendu sa pensée, nous trouvons ici la clef de sa manière de préparer ses disciples à leur œuvre future.

Ce terme de « *pêcheurs d'hommes* » si spécial, si adapté, est en même temps d'une portée si générale qu'il donne à penser quand on le rapproche de l'ordre donné, celui-là aux Douze, de ne pas aller chez les païens, ni même chez les Samaritains (Matth. 10, v. 5).

Ne pourrait-on pas voir sous l'expression « *pêcheurs d'hommes* » une pensée universaliste, une mission plus large attribuée à ces disciples de la première heure, qui restèrent plus tard les disciples par excellence, les disciples intimes du Sauveur ? La parabole du filet

(Matth. 13, v. 47 et suivants) (1) pourrait peut-être fortifier cette hypothèse.

Jésus jette le filet sur les âmes en prêchant le Royaume de Dieu, c'est le moment pour ceux qu'il veut faire pêcheurs d'hommes d'apprendre de lui comment se fait cette pêche des âmes. Le Maître ne donne aucune explication, ni aucune instruction ; ce n'est pas quand il les appelle à lui qu'il instruit ses disciples, c'est quand il les envoie. Le suivre, être avec lui, c'est tout ce qui est nécessaire pour le moment, c'est ce qui les instruira le mieux.

Cet appel est certainement un privilège : l'empressement des disciples semble prouver qu'ils l'ont ainsi compris ; mais c'est aussi une charge, un travail dont l'unique grandeur est de nature toute spirituelle.

Si les premiers disciples avaient des pensées ambitieuses (et ils en avaient, nous le verrons) l'appel de Jésus n'a pu donner d'aliment à des pensées de ce genre par les perspectives que leur ouvrait cette manière de définir leur vocation. Art admirable qui sait ainsi en quelques mots dire tout ce qu'il faut dire et rien de plus, entraîner et retenir, exalter et modérer !

(1) Les pêcheurs qui tirent le filet sont bien les anges, mais Jésus ne dit pas qui sont ceux qui le jettent. Le filet a été jeté dans la mer, dit simplement la parabole.

II

DE L'APPEL DES PREMIERS DISCIPLES A L'ÉLECTION DES DOUZE

Jésus ne donne pas d'explications en appelant ses premiers disciples (1), mais s'il est sobre d'explications, il est d'autant plus prompt aux actes qui en tiennent lieu.

Il prend immédiatement avec lui pour faire son entrée à Capernaüm (Marc 1, v. 21) ces premières recrues qui apprennent à le suivre par l'acte le plus simple : lui *faire cortège*.

Cette ville qui était la leur (Pierre au moins y demeurait, Marc 1, v. 29), qui les avait vu sortir pêcheurs, les voit rentrer disciples. En faisant ainsi son entrée avec eux, Jésus donnait au début de son activité à Capernaüm plus d'autorité et de signification ; en voyant la qualité des disciples de Jésus de Nazareth, le peuple de Capernaüm comprit que ce Rabbi était disposé à accueillir les simples gens.

(1) Il a fallu que Jésus appellât lui-même ses premiers disciples, car ceux qui étaient attirés vers lui n'auraient pu deviner au début qu'il voulait des disciples et des disciples permanents. Une fois ce noyau de disciples formé, ses adhérents futurs ont pu se rendre compte de ce qu'il attendait d'eux sous ce rapport ; et de fait un groupe large et nombreux de disciples se forma peu à peu autour de lui. Il apparaît assez inopinément (Marc 2, v. 15).

Quant aux disciples cette entrée à Capernaüm leur apprend à le suivre chez eux d'abord, devant leurs amis et leurs connaissances ; plus tard ils le suivront au dehors, dans les bourgs environnants, puis dans toute la Galilée et sur les confins des pays païens, enfin en Pérée et en Judée.

Jésus procèdera aussi graduellement pour les habituer à vivre d'une façon de plus en plus exclusive avec lui. A Capernaüm ils ne semblent pas avoir quitté leurs maisons et leurs familles. Quand il fera des tournées un peu longues, ils apprendront à quitter leur entourage pour un temps plus ou moins long. Enfin quand viendra la vie errante, ils abandonneront tout et seront toujours avec lui.

Déjà au simple point de vue extérieur de la vocation des disciples — à savoir la vie commune avec Jésus — il y a ainsi lente gradation et sages transitions. C'est pas à pas que Jésus les fait marcher vers le but. Sur le chemin où il les a placés avec tant de décision et de promptitude, il les conduit doucement et sans secousses.

Jésus se mit immédiatement à enseigner dans la synagogue (Marc 1, v. 21). Ce qu'il enseignait alors, ce devaient être certaines parties du sermon sur la Montagne, ce que M. Stapfer appelle si bien : « l'Evangile des premiers jours » (1).

Quelle impression fit cet enseignement sur les disciples ? Marc (1, v. 22) traduit les impressions de Pierre « il enseignait avec autorité, non comme les scribes. » C'est le « moi je vous dis » qui les a impressionnés.

Jésus fait des guérisons de malades et de possédés ; il

(1) *Jésus pendant son ministère*, p. 45.

a une activité miraculeuse considérable (Marc 1, v. 34 et 3, v. 10). Tout le monde est très frappé de cette puissance de parole et d'action ; évidemment les disciples partagent complètement les impressions de la foule : ils en sont à la période de l'étonnement admiratif. C'est un état d'esprit et d'âme où l'on n'a pas une claire conscience et une intelligence bien nette des choses qui le provoquent, mais où l'on s'imprègne avidement et profondément des impressions ressenties.

L'étonnement et l'admiration sont des sentiments absorbants qui possèdent l'âme entière : nous pouvons donc penser qu'à cette époque les disciples, entièrement saisis par les impressions nouvelles produites sur eux par l'activité de Jésus, ne remarquèrent point ce qu'elle avait de différent, au moins dans le sentiment qui l'inspirait, de leurs rêves messianiques.

Jésus à cette époque semble n'avoir jamais donné d'instruction à ses disciples *spécialement*. Evidemment il juge la chose prématurée. Les disciples sont des petits enfants au point de vue du développement religieux et spirituel.

Les tout jeunes enfants acquièrent les premières notions, les idées fondamentales par un travail personnel mystérieux dans lequel nul, pas même la mère, ne peut les aider. Du chaos des perceptions extérieures leur cerveau petit à petit, spontanément, débrouille ces idées, ces notions premières qu'aucun enseignement théorique ne peut donner et qui sont la base, les pierres d'attente de tout développement conscient.

Jésus a jugé, en bon éducateur, que placer les disciples dans le milieu favorable, sous l'influence directe de sa personne, de sa parole et de ses œuvres était la seule forme d'éducation possible à ce moment.

Ce premier cercle est comme une famille et c'est l'éducation de la famille qui est donnée aux disciples. Cette éducation de la famille, la plus profonde et la plus efficace, est aussi la plus indirecte. Presque jamais il n'est donné au jeune enfant d'instruction ou d'explication générale : des ordres, des défenses, quelques notions très concrètes, c'est à peu près tout ce qui est donné *directement* à l'enfant par la mère et le père ; mais ce qu'il voit, ce qu'il entend sans cesse, les multiples impressions que le milieu lui apporte sans qu'il soit visé directement, c'est cela surtout qui façonne sa jeune âme et ouvre son esprit.

Les disciples virent et entendirent beaucoup de choses propres à les développer et qui agirent certainement sur eux d'une façon inconsciente et d'autant plus sûre. Oui, cette activité, ces enseignements qui ne leur étaient point destinés, semblait-il, durent leur faire d'autant plus d'impression, qu'ils étaient dirigés sur d'autres. Ils étaient des enfants, religieusement parlant, et les enfants sont plus attentifs aux leçons adressées à d'autres : frères, sœurs ou camarades. Ce qui est interdit ou loué chez ceux qui les entourent leur produit un effet plus grand que ce qui est fait ou dit ostensiblement pour eux.

C'est peut-être à cette première éducation telle que nous avons essayé de la dépeindre, que ces premiers disciples durent d'être l'élite de l'Apostolat. Sans doute leur personnalité religieuse était plus puissante, au moins celle de Pierre, Jacques et Jean, que celle des autres apôtres. Elle explique leur foi si prompte en Jésus (Jean 1, v. 40, 41). Mais précisément parce qu'ils étaient des natures d'élite, ces premiers disciples durent d'autant plus profiter auprès de Jésus. Ils durent garder une

impression ineffaçable de cette aurore du ministère Galiléen, car ce qui commence est toujours ce qui éveille le plus puissant intérêt. Or ce qui commençait alors sur la plage de Capernaüm, c'est ce qui a changé la face du monde !

III

ÉLECTION DES DOUZE

(Matth. 10, v. 1 à 5 ; Marc. 3, v. 13 à 20 ; Luc 6, v. 12 à 17).

On a élevé des doutes sur la réalité historique d'un choix fixant à douze le nombre des disciples de premier rang (Schleiermacher, Volkmar, etc). On ne peut cependant cette fois étayer ce doute sur le silence de l'un ou l'autre des Synoptiques.

L'unanimité des Evangiles est si frappante que même Weiszœker (1) écrit ceci : « Il n'y a pas de doute possible que Jésus lui-même ait désigné douze de ses disciples et les ait destinés à la proclamation de son Evangile. »

Touchant les preuves externes, nous nous bornerons à dire qu'aucun des arguments avancés (différences des noms dans les catalogues apostoliques, différences quant aux circonstances et à l'époque de l'élection) ne saurait prévaloir contre cette unanimité appuyée par le témoignage de Saint Paul : 1 Corinth. 15, 5 « Il est apparu à Céphas et ensuite aux *douze*. » Ce dernier témoignage à lui seul suffirait à lever tous les doutes.

(1) Cité d'après Seufert « *Der Ursprung und die Bedeutung des Apostolats*, p. 14. »

Nous nous étendrons davantage sur les preuves internes; car elles nous feront entrer plus avant dans l'intelligence de la méthode de Jésus.

Jusqu'à présent Jésus a donné son enseignement sous deux formes : 1^o Discours généraux au peuple, et 2^o conversations particulières tournées en entretiens de cure d'âme ; mais ces deux formes étaient occasionnelles et sans suite : cela ne pouvait suffire pour faire des membres individuels du Royaume. Ces deux formes d'instruction fragmentaire pouvaient bien donner une énergique impulsion en vue du Royaume de Dieu, mais non une compréhension complète de la pensée de Jésus. Qu'on songe surtout que Jésus, dans tout son enseignement, ne traite jamais les questions générales en elle-mêmes, mais procède toujours par l'explication de points de détail. Tout est vivant, parce que tout est particularisé. Il n'est possible de saisir les idées directrices de tous ces jugements de détail qu'en comparant entre eux ces jugements multiples ; et pour les comparer, il fallait les connaître tous, c'est-à-dire être, non un auditeur occasionnel, mais un disciple permanent de Jésus.

Ceux qui le suivaient et l'entendaient toujours, ne pouvaient manquer d'être frappés à la longue par la profonde unité d'inspiration du Maître. Cette unité d'inspiration était longue à discerner, à cause de la grande diversité de forme qu'elle revêtait afin de pénétrer dans le cœur par toutes les avenues de l'esprit. Mais cette diversité se fondait en une impression totale d'autant plus profonde. (1)

(1) Ces réflexions sont tirées de E. Haupt: « *Zum Verständniss des Apostolats*, p. 10 et 11. »

De plus, par l'audition continuelle du Maître qui devait souvent répéter les mêmes thèmes, revêtus chaque fois de formes adaptées aux auditeurs différents, ils apprendront à reconnaître au passage la même idée sous ses transformations et ses aspects divers ; elle se gravera ainsi d'une façon indélébile dans la mémoire et l'intelligence.

Des diverses expressions que le Maître aura données à sa pensée, ils garderont la plus frappante et la plus parfaite. Ils apprendront surtout que la forme est secondaire et que l'esprit est l'essentiel : au lieu qu'une seule audition d'une vérité, à supposer qu'elle peut être retenue et tout de suite comprise, leur eût donné la superstition de la lettre.

Ces considérations ne suffiraient pas à prouver qu'il y eût nécessité de former un cercle fermé de disciples et limité au nombre de Douze.

Pour prouver cette nécessité d'un cercle semblable à celui des Douze, on peut invoquer deux ordres de raisons.

(A) **Les raisons historiques.** — 1° Jésus a fini son activité préparatoire, il a porté sa proclamation générale dans toute la Galilée (Marc I. 39, parallèle). Les caractères de son œuvre se dessinent déjà : (a) prédication admirable d'originalité et de pureté religieuse ; (b) guérisons miraculeuses, activité pleine de puissance divine, mais exclusivement morale et religieuse, nullement politique. Il a remué les foules, et des adhérents en nombre indéterminé mais considérable, sont le fruit de ce premier travail. Ils forment un cortège d'importance numérique variable, car la plupart des disciples ne suivent pas Jésus d'une façon permanente, mais il y a là les éléments

d'une œuvre spéciale. Le moment est venu d'organiser ce cercle, de lui donner des cadres et d'en tirer parti pour l'extension de son œuvre.

2° L'activité de Jésus s'étend, il fait des tournées plus longues ; il ne peut demander à un si grand nombre de disciples de tout quitter et de le suivre partout.

D'autre part, l'opposition se précise et s'organise (Marc 3, v. 22). Les foules admirent, mais restent encore indécises. Pour résister à l'attaque prochaine et achever de gagner le peuple, il est nécessaire que Jésus lie le faisceau de ses forces et se crée un centre d'attraction.

Les cinq disciples précédemment appelés étaient une société d'amis ; le moment est venu de fonder une société de partisans et de collaborateurs qui, plus étroitement unis à lui que les simples adhérents constitueront l'élément fixe et résistant de son œuvre. Il forme ses cadres (Godet), son état-major (Bovon) (1).

(B) **Les raisons psychologiques et pédagogiques.** — 1° Les disciples étaient en nombre considérable, mais d'inégale valeur. Ce cercle flottant et large qui gravite autour de Jésus en subissant de façon très variable son attraction, est comme une nébuleuse qui semble avoir des états de dilatation ou de concentration fort inégaux. Disperser son action personnelle sur tous également est presque impossible, et ce serait faire œuvre bien superficielle. Jésus veut être non seulement prédicateur, mais éducateur, et agir *individuellement* et *avec suite* sur les âmes. Il ne peut exercer efficacement une action

(1) Bovon « *Théologie du Nouveau Testament*, » page 308. Voir aussi M. Stapfer « *Jésus pendant son ministère*, » pages 227 et 228.

personnelle sur tout cet entourage si vaste dont les éléments devaient se renouveler souvent. Il est nécessaire qu'il fasse un triage, un choix des éléments les meilleurs, de ceux sur qui l'action individuelle peut avoir le plus d'influence. Ce motif pédagogique devait limiter son choix. Dix ou douze élèves, nous disait un professeur, c'est tout ce dont un maître peut s'occuper sérieusement.

Que le motif éducateur soit très important, et même peut-être le plus important, c'est ce que Marc établit formellement en donnant pour première raison de l'Élection des Douze, « ἵνα ὧσιν μετ' αὐτοῦ » (1).

Leur nouvelle situation est donc celle-ci : *demeurer avec lui*, ce qui est la condition de tout vrai disciple. En ce sens, c'est la continuation de l'état précédent.

Jésus rattache toujours le présent et l'avenir au passé ; c'est l'application de sa méthode graduelle et progressive. Progressive, car il y a cependant quelque chose de plus dans ἵνα ὧσιν μετ' αὐτοῦ que dans δεῦτε ἐπίσω μου, ou ἀκολουθεῖ μοι. C'est une situation moins effacée, moins passive. *Etre avec Jésus*, c'est quelque chose de plus que de le *suivre*. Ce n'est pas seulement lui faire cortège, mais c'est avancer d'un pas, c'est être à ces côtés et recevoir ses confidences. Le suivre, c'est être surtout auditeur et spectateur comme tous, quoique

(1) Marc (3, v. 14, 15) nous explique quel était le dessein de Jésus, (ἐποίησεν δώδεκα ἵνα ὧσιν μετ' αὐτοῦ, καὶ ἵνα ἀποστέλλῃ αὐτοὺς, etc.). Il avait dit au futur aux fils de Johanan « je vous ferai devenir pêcheurs d'hommes. » Cette haute vocation reçoit maintenant un commencement d'exécution. (Marc ne dit pas qu'il les nomme ἀποστόλους mais bien qu'il leur donne une mission apostolique, ce qui est tout aussi significatif. Cependant M. Stapfer dans sa traduction du N. T.^{mt}, admet les mots « il les nomma apôtres, » que n'ont pas certains manuscrits).

d'une façon plus complète et plus continue ; être avec lui, c'est devenir en outre compagnon et interlocuteur. Tous les disciples, si nombreux qu'ils soient, peuvent le suivre ; mais un petit nombre seulement peut être réellement avec lui, l'entourer, jouir du contact personnel.

Jésus veut continuer leur éducation religieuse et les former à leur vocation par le même procédé qu'auparavant. C'est cependant l'idée de son influence personnelle qui prédomine maintenant. Ce n'est plus ce qu'il *dit* et ce qu'il *fait* qui doit agir le plus fortement sur les Douze ; c'est ce qu'il *est*. L'influence de la personnalité est toujours puissante en éducation ; si la personnalité de ce pédagogue est divine, son influence sera incalculable. Elle agira silencieusement, mais irrésistiblement.

De plus, en rapprochant davantage de lui les Douze, Jésus les éloigne des autres disciples dont beaucoup devaient avoir déjà montré leur insuffisance spirituelle et dont les premiers auraient pu subir l'influence inquiétante.

2° Enfin, s'il y a une raison nécessaire entre toutes pour que Jésus rapproche de lui ses disciples les plus réceptifs, c'est bien le désir de les convaincre de sa sainteté parfaite. La sainteté ne peut se démontrer en paroles, il faut la voir, la sentir. A coup sûr, même les auditeurs occasionnels du Sauveur durent éprouver quelque sentiment de la parfaite pureté de son âme ; mais il est tant de réputations de sainteté (relative) qui, vues de près, s'évanouissent ! Tant qu'on n'a pas vécu dans une intimité complète et prolongée avec quelqu'un, on peut penser qu'il y a dans son caractère et dans sa nature cachée des imperfections et des taches.

Tant qu'on n'a pas comme touché du doigt la sainteté,

même au sens vulgaire et relatif du terme, on n'y croit pas. Il était donc nécessaire que les Douze fussent complètement mêlés à la vie du Sauveur pour que l'impression de sa sainteté *absolue* entrât profondément dans leur âme et y produisit la conviction du caractère unique de sa personne.

Nous sentons l'importance extrême de cette raison qu'a eue Jésus-Christ de les faire vivre avec lui quand nous songeons qu'aujourd'hui encore c'est, en dernière analyse, la sainteté absolue du Sauveur qui est la preuve la plus sûre de sa nature divine.

IV

DE L'ÉLECTION A LA MISSION

D'après Matthieu 10, v. 1 à 6, Jésus aurait envoyé les Douze en mission en même temps qu'il les a nommés apôtres. L'examen plus attentif de ce récit prouve clairement que Matthieu n'a pas l'intention de raconter l'Election, mais la Mission. C'est à propos de la Mission qu'il donne des détails rétrospectifs sur l'Election, détails nécessaires à l'intelligence de son récit.

Il introduit les Douze (ch. 10 v. 1) comme une collectivité déjà connue ; quoiqu'il n'ait parlé jusqu'alors que de disciples, le terme « *apôtre* » apparaît de même pour la première fois et sans explication, (v. 2).

On reconnaît d'après Marc et Luc qu'un certain espace de temps s'est écoulé entre les deux événements. Un brusque envoi en mission aurait été contraire à la mé-

thode que nous avons constatée chez Jésus : ne rien précipiter, tout préparer.

Pour le moment, ils *sont avec Jésus* : ce premier point du programme de l'élection (Marc 3, v. 14) est aussi le premier mis à exécution. Tout par ordre et en son temps ; or c'est maintenant le temps de vivre intimement avec le Maître.

Parlant de la formation du cercle des Douze et des changements qui suivirent dans le caractère de l'activité de Jésus, M. Fulliquet écrit : (1) « Le centre de gravité de son œuvre se trouve réellement déplacé » et plus loin, (p. 116.) : le groupe qui accompagne Jésus devient le principal champ de propagation de la vie spirituelle. »

La nouvelle période qui s'ouvre peut en effet, se caractériser comme le fait cet auteur : l'élection est réellement une date dans l'œuvre du Sauveur et dans l'éducation des apôtres.

Cependant il ne faut rien exagérer, ce déplacement du centre de l'activité de Jésus ne se fait pas brusquement ; ici comme ailleurs il faut tenir compte de la méthode lente et de la sagesse consommée de Jésus à ménager les transitions.

Car l'éducation des disciples ne débute pas à ce moment ; elle a commencé dès l'appel des premiers disciples et dès que ceux qu'il vient de distinguer, en les mettant sur le rang des fils de Johanan et de Zébédée, se sont joints à lui.

Il est vrai que jusqu'ici l'activité de Jésus semblait dirigée exclusivement sur le peuple, mais nous l'avons fait remarquer, cette activité extérieure elle-même s'était trouvée jusqu'alors le moyen le meilleur, le plus péda-

(1) *La pensée religieuse dans le Nouveau Testament*, Paris, 1893, p. 164.

gogique, pour éveiller le sens religieux des disciples et les façonner à leur vocation.

Enfin, le moyen d'éducation par excellence de Jésus, le contact de sa vie sainte et de sa personne divine, Jésus n'a pas attendu ce moment pour l'employer, et ce moyen a certainement agi sur eux.

De même, son action au dehors ne se ralentit pas pendant la période qui s'ouvre. Jésus continue à prêcher, et avec quelle ampleur ! à agir, et avec quelle puissance !

Il serait donc erroné de se représenter Jésus comme faisant à cette époque quelque chose d'analogue à un missionnaire qui, ayant converti un certain nombre de païens, les formerait en communauté, et s'adonnerait principalement au travail pastoral, laissant à l'arrière-plan la Mission.

L'exacte vérité nous semble celle-ci : le travail de Jésus gagne en profondeur sur ses disciples, sans rien perdre en extension sur les masses. Jésus devient de plus en plus pasteur pour ce petit troupeau qui s'est constitué autour de lui, mais au dehors il reste missionnaire et évangéliste incomparable.

Le caractère et l'étendue de cette transformation lente, de cette évolution graduelle de l'œuvre de Jésus étant ainsi définis, nous pouvons aborder l'étude des changements qui en sont la conséquence dans l'éducation des disciples.

Le Maître leur adresse pour la première fois un discours (1).

(1) Le *conglomérat* de discours de Matth. ch. 5, 6 et 7, connu sous le nom de « *Sermon sur la montagne*, » renferme certaines instructions qui ont dû être prononcées à cette époque, comme le récit de Luc 6, v. 17 sq. nous le montre. Certaines paroles du discours Luc 6 v. 20 à 49 sont d'une époque plus ancienne, semble-t-il, mais une bonne partie paraît bien mise ici par le 3^e Evangile à sa vraie place historique.

Jésus ne parle pourtant pas à ses disciples seuls : point d'enseignement à part, ésotérique : c'est au grand jour et en public qu'il les instruit. Mais il est bon de remarquer le changement qui s'opère. *Auparavant Jésus parlait à la foule devant ses disciples ; dans cette occasion il parle à ses disciples devant la foule.*

C'est l'enseignement simultané qui commence ; forme d'enseignement qui est la caractéristique de cette période jusqu'à la confession de Césarée de Philippe.

§ 1. — **Les Paraboles.** — Cet enseignement simultané trouve son expression la plus originale et la plus parfaite dans les Paraboles. Jésus avait déjà employé le langage parabolique (les outres, les pièces de drap neuf cousues au vieux drap, l'homme fort, la maison divisée, etc.), mais un sujet entier, traité uniquement par la parabole, c'est ce qui apparaît maintenant pour la première fois. Or l'enseignement par paraboles fut choisi par Jésus en vue de ses disciples. Quoique les premières paraboles aient été prononcées devant les foules assises sur la grève (Marc 4, v. 1), c'est pourtant les disciples surtout que Jésus veut atteindre, comme le montre l'explication qu'il donne de ce mode d'enseignement (Marc 4, v. 10 à 13, Matth. 13, v. 10 à 13, 16, 17 et surtout Marc 4, v. 24).

Ce qui est certain c'est que l'effet de cette nouvelle manière de parler, qui ne se manifeste pas sur la foule, d'après les récits évangéliques, fut grand sur les disciples. Ceux-ci pour la première fois sortent de leur passivité. Ils se montrent attentifs au changement qui s'opère dans la manière de parler du Maître : « Pourquoi leur parles-tu en paraboles ? » lui demandent-ils (Matth. 13,

v. 10) (1). Pour la première fois ils profitent de leur position privilégiée pour demander des lumières nouvelles, des explications.

C'est aussi à l'occasion des paraboles que la distinction entre les foules qui suivaient Jésus et les disciples, est marquée pour la première fois. Jésus la fait lui-même : « *A vous*, il est donné de connaître le mystère du royaume de Dieu ; *mais à ceux du dehors* (ἑξῆς τοῖς ἔξω) tout vient sous forme de paraboles » (Marc 4, v. 11).

C'est donc un moment important dans l'éducation des disciples que celui où apparaît la parabole. C'est celui où le triage entre les âmes réellement réceptives et celles qui ne sont attirées vers Jésus que superficiellement ou grâce à un malentendu, est en voie de s'opérer. Jésus veut que ce triage se fasse, non extérieurement, mais psychologiquement et de soi-même : le discours parabolique est le moyen qu'il choisit pour cela. L'explication qu'il donne (Marc. 4, v. 10 et suivants et 4, v. 24, 25) à ses disciples de cette manière d'agir revêt une forme éminemment pédagogique ; la pointe doit en être retournée vers les disciples eux-mêmes : Jésus donne à son explication cette forme excessive pour rendre attentifs ses disciples à l'importance qu'il y a à savoir entendre et voir. Jusques là ils n'avaient fait qu'écouter et regarder, et probablement avec assez peu d'intelligence et de sens spirituel ; qu'ils sachent qu'il faut écouter et regarder de façon à pénétrer plus avant dans la pensée du Maître et profiter du privilège immense de leur position. Ce que Jésus dit aux disciples, Marc 4, v. 24, 25 :

(1) D'après Marc 4, v. 10, ils lui posent une question plus générale : « *ils l'interrogèrent sur les paraboles.* » D'après Luc 8, v. 9, « *ils lui demandèrent ce que signifiait cette parabole,* »

« *Faites attention à ce que vous entendez... à celui qui a il sera donné et à celui qui n'a pas, même ce qu'il a lui sera ôté* » est une explication de sa difficile réponse sur le but des paraboles. Cette parole profonde, est vraie surtout en éducation (1).

§ 2. — **Les Explications des Paraboles.** — L'enseignement par paraboles est encore intéressant par la remarquable manière dont Jésus les explique.

Ici nous ne saurions mieux dire que E. Haupt : « Jésus a façonné ses paraboles d'après des principes pédagogiques (aus pädagogischen Gründen) tels que les traits particuliers se peuvent traduire dans les choses pour en faciliter la compréhension aux disciples... Il explique certains détails mais laisse aux disciples le soin de trouver eux-mêmes, d'après cette explication de certains traits particuliers, le mystère spécial, la pensée dominante. *Cette délicate sagesse pédagogique*, en particulier quand, dans la deuxième parabole (celle de l'ivraie) il explique encore moins de traits de détails, est d'un art tellement personnel qu'elle est la marque, le sceau de l'authencité de cette explication. Aucun autre ne serait arrivé à cette manière graduée de diriger et d'instruire. » (page 16, ouvrage cité).

Ainsi, même en expliquant, Jésus sollicite de ses disciples un effort ; il les dirige jusque vers l'explication, mais il leur laisse le soin de la trouver eux-mêmes. De la comparaison des explications détaillées données aux

(1) « Qui ne collabore pas avec lui en l'écoutant, qui ne perce pas à travers les paroles, jusqu'à l'âme, s'en retourne à vide. » A. Sabatier, *Esquisse d'une Philosophie de la Religion*, p. 194. Voir toute cette page.

disciples sur la parabole du semeur avec celles beaucoup plus sobres et générales sur la parabole de l'ivraie, nous pouvons conclure que si Jésus « expliquait tout à ses disciples » (Marc 4, v. 34), il le faisait en entrant toujours moins dans les détails. Il leur laissait ainsi toujours davantage à faire pour comprendre et entretenait l'activité de leur esprit. Le Maître leur facilite l'effort, mais il ne le supprime pas. Cette pédagogie remarquable dut atteindre son but car si au début Jésus leur reproche de ne pas comprendre la parabole du Semeur (Marc 4, v. 13), à la fin du cycle de paraboles ils peuvent répondre « oui, » quand Jésus leur demande « Avez-vous compris tout cela ? » (Matth 13, v. 51).

L'enseignement par paraboles, c'est la transition entre l'éducation *indirecte*, donnée jusqu'alors aux disciples par ce qu'ils voyaient et entendaient, et l'éducation *directe* par des instructions *spéciales pour eux*, qui ne viendra que plus tard.

C'est l'apparition de l'élément « instruction » dans leur éducation ; mais combien peu didactique et théorique est cette instruction ! Elle joue, dans leur développement religieux, le rôle des Fables de Phèdre et de la Fontaine dans le développement intellectuel des jeunes gens, dont ces allégories meublent la mémoire et éveillent le jugement.

Les paraboles, avec une perfection littéraire au moins équivalente, ont une valeur pédagogique bien supérieure par la plénitude de vie et de sens qu'elles renferment. Par leur forme et leur contenu elles durent faire entrer dans la mémoire et déjà dans l'esprit et la conscience des disciples des notions morales et religieuses d'une valeur spirituelle inestimable et les y graver d'une manière ineffaçable.

Enfin, en enseignant les lois du Royaume de Dieu sous cette forme empruntée à la vie ordinaire, Jésus transporte l'esprit de ses auditeurs en plein monde naturel, dans la vie vraie. Il les déshabitue ainsi des notions et des idées magiques, fantastiques sur l'apparition et la propagation du Royaume de Dieu. Il ne combat directement aucune des idées courantes, grossières qu'ils avaient sur ce Royaume, mais y substitue avec un art admirable une représentation vivante des vraies lois de la vie spirituelle. La parabole tirait les disciples de l'atmosphère de rêve et de féerie des idées messianiques du temps, en faisant mouvoir habituellement leurs pensées sur le Royaume de Dieu dans la claire lumière du plein jour de la nature.

V

LA MISSION DES DOUZE

(Matth., 10, v. 5 à 16 ; Marc, 6, v. 7 à 14 ; Luc, 9, v. 1 à 7).

Les Douze, depuis leur élection jusqu'à maintenant, ont vécu avec Jésus, c'est-à-dire ont rempli la première partie du programme tracé par Marc 3, v. 14, 15. « Alors il en choisit Douze *pour être avec lui*, et pour être envoyés en Mission. » En vivant avec lui d'une manière plus intime, dans une familiarité et une confiance plus grandes, leur esprit engourdi a commencé à s'éveiller. A ce commencement d'activité intellectuelle va correspondre un commencement d'activité pratique. Ils ont acquis des vues plus saines sur le Royaume de Dieu, et au contact

de Jésus ils ont subi la préparation psychologique qui les rend aptes à recevoir le pouvoir de guérir. Il est donc possible maintenant de commencer à mettre à exécution la deuxième partie du programme de leur éducation : la Mission. L'état général de l'œuvre du Sauveur rendait cette Mission opportune. D'après Marc 6, v. 6 comparé avec Matthieu 9, v. 35, Jésus faisait alors une tournée générale en Galilée ; il fut frappé des besoins des foules, (Matth. 9, v. 36) qui lui apparaissaient comme des brebis sans berger. Il dut comprendre aussi que ses efforts ainsi disséminés dans des lieux divers, et espacés dans le temps, ne pouvaient provoquer un mouvement d'ensemble. L'effet qu'il avait produit dans un endroit s'évanouissait pendant qu'il était dans un autre. Cependant le moment était favorable, la masse du peuple était sans conducteur, Jésus pouvait saisir ce rôle. Pour réussir il fallait agir sur tout le peuple à la fois et avec ensemble : l'envoi des Douze est donc historiquement nécessaire pour élargir l'action du Maître et la rendre efficace.

On ne peut donc élever aucun doute sur l'historicité de la Mission des Douze (1) du vivant de Jésus. D'ailleurs, quand même l'unanimité des Synoptiques et la vraisemblance historique ne l'attesteraient pas, la valeur pédagogique de cet acte suffirait à en établir la réalité. C'est un exercice pratique, un des actes les plus nécessaires à l'éducation des Douze et les plus féconds en enseignements excellents pour eux.

(1) Strauss et Keim n'y trouvent rien d'invraisemblable. Renan, *Vie de Jésus*, p. 292, dit : « Dès le vivant de Jésus les apôtres prêchèrent, mais sans jamais beaucoup s'écarter de lui, » et Wendt : (*Die Lehre Jesu*, 2^e partie, p. 614) « Jésus a envoyé (les Douze) déjà dans la première « période de son activité pour annoncer que le Royaume des Cieux « était proche. »

Avant de passer à un enseignement plus avancé, à un degré plus élevé de leur éducation, le Maître veut se rendre compte et veut qu'ils se rendent compte eux-mêmes de ce qu'ils ont acquis à son contact. Cette épreuve sera non seulement une pierre de touche, mais aussi un moyen excellent pour eux d'arriver à posséder plus complètement ce qu'ils ont reçu du Maître. On ne possède bien que ce que l'on peut communiquer et on n'arrive à le bien posséder qu'en le communiquant : telle est la valeur pédagogique de la Mission des Douze.

§ 1. — **L'Instruction donné pour l'Envoi des Douze en Mission.** — Cette instruction rapportée par les trois Synoptiques (Matth. 10, v. 5 à 16 ; Marc 6, v. 7 à 14 ; Luc 9, v. 1 à 7) est, par sa forme et son contenu, parfaitement adaptée aux circonstances de l'œuvre de Jésus à ce moment et au développement actuel des Apôtres.

Leur Mission est bien circonscrite quant à la région où elle doit s'accomplir : ils doivent aller uniquement vers les Juifs. Elle est tout aussi nettement délimitée quant à ce qu'ils doivent prêcher : ils n'ont qu'à annoncer que le Royaume des Cieux est proche. (Matth. 10, v. 5, 6, 7).

Il ne saurait être encore question pour les Douze de vaquer à l'enseignement, leur tâche est bien plus simple et bien plus proportionnée à leur état spirituel : ils sont de simples messagers, des hérauts annonçant l'imminence du Royaume de Dieu.

A cette tâche d'évangélistes (Luc 9, v. 6) s'ajoute celle de guérir les malades et les possédés. En un mot, leur activité doit reproduire dans ses grands traits celle de leur Maître.

Neander (1) décrit ainsi le but de cette mission « C'est une mission préparatoire ; ils commencent à devenir les organes de la parole, de l'esprit et de la puissance de leur Maître. Mais comme les facultés naturelles que Jésus possédait avaient pour principe la vie divine qui était en lui, les apôtres ne pouvaient être ses organes fidèles que dans la mesure dans laquelle ils participaient à cette vie. Ce qu'ils avaient à faire pour le moment, c'était donc seulement d'amener les hommes vers leur Maître. Les miracles qu'ils allaient opérer, devaient, en légitimant leur mission auprès du peuple, attirer l'attention sur celui qui les avait revêtus d'une telle puissance et sur la grande époque qui allait commencer. »

Les recommandations d'ordre pratique (Matth. 10 v. 9 à 16 ; Marc 6, v. 8 à 12.) que Jésus leur donne sous une forme si originale (2), dans un langage qui porte le cachet évident de l'authenticité, ont pour but de les faire entrer dans l'esprit de la mission qu'il leur donne. Il a préparé les Douze à désirer cette mission, en leur disant : « la moisson est grande, mais il y a peu d'ouvriers. Priez donc le Maître d'envoyer des ouvriers dans sa moisson. » Matth. 9 v. 37 ; maintenant il les prépare à bien l'accomplir. Chose remarquable il ne les prépare pas par de longues et minutieuses directions sur le message dont ils sont chargés : il ne leur donne que le thème général. Aucune prescription sur les développements et la forme à lui donner. Rien qui ressemble à leur leçon d'homilétique.

(1) *Vie de Jésus*. Traduction Goy, 2^e vol. p. 177.

(2) Sur la couleur juive si vraie de ces instructions, voir les remarques frappantes d'Edersheim, *The Time, Land and Life of Jesus the Messiah*, 1883, vol. 1, p. 641.

Mais en revanche quelles munitieuses directions pratiques ! Ce morceau est un véritable chapitre de théologie pastorale. C'est aussi un intéressant échantillon de la méthode pédagogique de Jésus. Ce qu'il veut, c'est faire sentir aux envoyés, par les détails matériels dans lesquels il entre, dans quel esprit de foi et avec quelle sagesse pratique ils doivent accomplir leur tâche. Ils doivent partir tels quels, pour pouvoir partir tout de suite, et agir rapidement (Marc 6, v. 8 à 10). Partir sans préparatifs, ni bourses, ni sac, ni pain, c'est non seulement prouver son zèle mais aussi sa *confiance* dans le Père Céleste qui prend soin des passereaux et qui revêt les lis des champs. Partir ainsi sans s'inquiéter du lendemain, c'est montrer qu'on est convaincu soi-même de la grande proximité du Royaume de Dieu ; c'est prêcher d'exemple. Nul doute que Jésus n'ait attendu autant de l'attitude de ses disciples que de leur parole.

Mais la foi ne doit pas exclure la prudence. Après avoir montré dans quel esprit ils doivent aller, Jésus leur donne des directions pratiques sur la façon dont ils devront procéder. Ne pas aller au hasard dans les maisons, ne pas changer de maison, une fois entrés, mais faire de cette maison le point fixe, le foyer de leur œuvre : (Matth. 10, v. 11 à 15). Ce n'est point la prédication dans les synagogues ou sur les places publiques, c'est l'évangélisation dans les maisons, la mission par le foyer que Jésus leur confie.

Parmi les traits pédagogiques de cette instruction, relevons encore ce détail de Marc (6, v. 7) : « *il les envoya deux à deux.* » Rien n'était plus sage, surtout si nous admettons, ce qui est infiniment vraisemblable pour qui connaît le tact pédagogique du Maître, que Jésus eut

soin d'accoupler les caractères qui se complétaient. Le fort soutenait le faible, l'homme d'action entraînait le contemplatif, le prudent contenait l'impétueux, l'homme de parole parlait pour celui qui était plus apte aux guérisons. Ainsi allaient ensemble Moïse et Aaron, Barnabas et Paul. A deux ils s'encourageaient, ils se contrôlaient aussi. Quand ils reviendront, Jésus pourra savoir exactement le résultat de cette tentative en comparant les récits de ceux qui étaient ensemble. Le grand enseignement de cette instruction donnée aux Douze en vue de la Mission, c'est le contraste remarquable entre la sobriété des instructions théoriques et la minutie des recommandations pratiques. L'éducation se plaît dans le concret et le pratique, et Jésus sait bien que s'il réussit par ses directions à inculquer à ses envoyés l'esprit de leur Mission, ils réussiront mieux à trouver la forme et les développements convenables à leur message et feront plus d'impression sur les âmes que par la transmission mécanique de formules toutes faites, reçues du Maître. Le grand danger pour les disciples à cette phase de leur développement, alors qu'ils ne sont encore que des élèves, c'est justement de se borner à répéter une leçon, et c'est une preuve de la parfaite sagesse pédagogique de Jésus de ne leur avoir rien voulu dire qui pût ressembler à une leçon.

§ 2. — **Le retour de la Mission.** — (Marc 6, v. 30). Lorsqu'ils reviennent, Jésus leur fait rendre compte ou plutôt les encourage à le faire. Que Jésus ait voulu entendre leur rapport, cela nous semble ressortir de ce qu'il dit au vers. 31: « Venez à l'écart dans un lieu désert. » Sans doute la tendre sollicitude du Maître voulait leur donner du repos ; mais ce repos avait aussi pour but de

calmer leur surexcitation et de leur donner le calme d'esprit nécessaire pour faire leur rapport, et pour recevoir les remarques de Jésus. La foule qui survint ne le permit pas (vers. 33). Il y a lieu de le regretter, car certainement cette sorte de critique des opérations par le Maître, aurait fourni des données intéressantes pour notre étude.

L'importance de la Mission des Douze pour leur éducation fut certainement considérable. C'est un commencement de l'éducation par soi-même, la plus féconde quand elle est ainsi dirigée par un Maître incomparable.

Elle a été profitable à leur foi en la soumettant au contrôle de l'expérience. Ayant reproduit selon leurs forces l'activité de leur Maître, ils en ont mieux compris le caractère et la valeur. Leur foi s'est fortifiée parce qu'ils l'ont confessée, et elle a dû se préciser dans leur esprit parce qu'ils en ont rendu compte.

Enfin par ce contact intime avec leur peuple, contact qui les a mis à même de constater les idées populaires sur le Royaume de Dieu et le Messie, ils ont dû prendre conscience de la différence d'esprit et de point de vue qui s'est introduite peu à peu dans leur cœur sous l'influence de Jésus. Mis en face de leur point de départ, ils évaluent le chemin parcouru et voient mieux dans quel sens le Maître les a fait marcher (1).

(1) Serait-il téméraire de voir là la raison pour laquelle Jésus leur enjoint de n'aller que chez les brebis d'Israël ? L'une de celles que l'on donne, à savoir que les préjugés juifs des disciples leur inspiraient l'idée de la répulsion à travailler parmi les païens, n'en est pas une, car si les disciples ont des préjugés si forts on ne voit pas la nécessité de leur interdire d'aller en dehors d'Israël. Nous ne pouvons nous empêcher de croire que la raison psychologique que nous avons indiquée est au moins *une des raisons*. Jésus ne peut pas ne pas avoir senti quelle clarté nouvelle se fera dans l'âme des Douze, quand ils se retrouveront dans ce milieu religieux populaire d'où ils sont sortis.

VI

LA CONFESSION DE CÉSARÉE DE PHILIPPE

(Matth. 16, v. 13 sq. ; Marc 8, v. 27, sq. ; Luc 9, v. 18 à 23)

Comme pour l'appel des premiers disciples, Jean seul nous donne certains renseignements qui sont nécessaires pour bien comprendre cette scène dont l'importance est capitale. Après les preuves répétées de l'inintelligence spirituelle des disciples, inintelligence dont l'épisode du levain donne un exemple éclatant, il nous serait difficile de concevoir comment leur foi a pu s'élever si haut, sans le récit de Jean. La scène de Capernaüm (Jean 6, v. 67, sq.) est la préface naturelle de la grande confession de Césarée de Philippe ; elle lui donne son sens et sa valeur ; c'est un échelon nécessaire (1).

Après la multiplication des pains, Jésus a vu que le malentendu né dans l'esprit du peuple bien vite après son apparition en Galilée, n'a pas été dissipé par son attitude, si différente pourtant de celle qu'on attendait du Messie. Au contraire, ce malentendu devient plus

(1) Les raisons données par M. Bovon (*Théologie du Nouveau Testament*, p. 314) pour placer la scène de la synagogue de Capernaüm après Césarée de Philippe ne nous ont nullement convaincu. Avec M. Stapfer nous plaçons cette scène de Capernaüm avant celle de Césarée de Philippe, mais peu avant, toujours dans l'été de l'an 29. (Stapfer : *La Palestine au temps de Jésus-Christ*, p. 461. *Jésus pendant son ministère*. Comp. p. 253 et 265. *Le Développement de la pensée de Jésus sur lui-même*. Thèse de Licence, 1872, p. 89 et 92).

complet et plus menaçant que jamais. Alors Jésus provoque une crise et il prononce à Capernaüm ce discours si hardi, si dur à entendre pour des oreilles juives, qui substitue le Messie chrétien au Messie juif, et donne le coup de mort à ce malentendu redoutable, mais aussi à ses propres chances de succès terrestre.

L'effet est immédiat. La foule l'abandonne ; beaucoup de disciples suivent cet exemple, il ne reste autour de lui que les Douze.

Il faut savoir si la foi de ces amis fidèles n'est pas ébranlée, et s'ils ne demeurent auprès de lui que par convenance, parce qu'ils se croient liés par le choix qu'il a fait d'eux et la position privilégiée qu'il leur a donnée. C'est alors que Jésus leur adresse la question : « Et vous, voulez-vous aussi vous en aller ? » et que Pierre répond : « Seigneur, à qui irions-nous ? tu as les paroles de la vie éternelle ; et nous, nous avons cru et nous avons reconnu que tu es le saint de Dieu. » Les Douze résistent donc à ce remous violent du flot populaire qui s'éloigne rapidement de leur Maître. Leur fidélité a bien le caractère que Jésus devait désirer. Comme le montrent les paroles de Pierre : « Tu as les paroles de la vie éternelle, » cette fidélité a des causes vraiment religieuses. La satisfaction de leurs besoins spirituels, trouvée auprès de Jésus, est telle qu'elle peut contrebalancer la déception de leurs espérances terrestres.

C'est un premier résultat considérable, mais les Douze ne se sont pas exprimés nettement sur le point le plus délicat, à savoir si Jésus reste pour eux le Messie. Evidemment, après ces événements, ils ne peuvent plus voir en leur Maître le Messie populaire et national. S'il n'est plus cela, qu'est-il ? Telle est la question qui

demeure irrésolue entre Jésus et ceux qui lui restent fidèles, et qui explique la scène de Césarée de Philippe.

Jésus emmène les Douze dans un lieu désert, la solitude est favorable à ses desseins. Pour la grande confession qu'il veut provoquer, il est bon que l'excitation des scènes passées soit tombée. Dans le calme de la solitude, ce qui troublait l'esprit des disciples s'apaisera doucement comme se dépose la vase d'une eau agitée redevenue tranquille, et ils pourront voir clair dans le miroir redevenu limpide de leur âme. La solitude a un autre avantage : elle permet le contact plus complet entre les âmes ; l'influence directe de la personne du Sauveur reprend ainsi tout son empire sur les disciples. Luc (9, v. 18) (1) nous dit que Jésus pria avec eux ce qui est chose tout à fait nouvelle, car jusqu'à présent il priait seul ; il mettait à part de la vie commune ces heures de communion plus complète avec le Père. On avait peut-être parlé auparavant des événements passés, des foules et de leur changement d'attitude ; en tout cas le cœur de tous était rempli des grandes scènes récentes.

Alors Jésus va délibérément au but. Toutefois il n'oublie pas les transitions nécessaires et commence par leur faire dire la pensée des autres sur lui : « Qui disent les hommes que je suis ? » Ils répondent tous, et citent les opinions les plus avantageuses, probablement. Aucune ne parle de Messie. Jésus n'approuve ni ne blâme les opinions rapportées, mais il ajoute : « Et vous ? » La

(1) D'après l'interprétation de M. Godet, *Commentaire sur l'évangile de saint Luc*, ad loc. D'après Marc (8, v. 27), étant en chemin il les interroge, ce qui n'exclut pas qu'à un moment donné il se soit arrêté pour prier un peu à l'écart avec eux.

question peut avoir cette intention : « Si les multitudes disent cela, me donnent de si grands noms, lequel allez-vous me donner, *vous* ? » ou bien celle-ci, se rapprochant de la question faite à Capernaüm : « Et *vous*, dites-vous aussi que je suis cela ? » Pierre, la bouche des apôtres, selon la belle expression de Chrysostôme, répond aussitôt : « Tu es le Christ » (Marc 8, v. 29 et parallèles). La crise est terminée ; la foi des Douze est solide ; ceux là sont à Jésus-Christ.

M. Stapfer (1) dit à ce propos : « Les Douze sont restés fidèles ; cet acte de foi et de confiance est extrêmement remarquable. Sans vaincre complètement leurs préjugés, ils réussissent à les oublier et à surmonter le sentiment pénible que devait éprouver tout juif orthodoxe en présence de la nouvelle attitude de Jésus. *Le Maître a fait admirablement leur éducation.* »

Cette éducation que leur a fait subir Jésus les a élevés à un état d'âme où l'on n'est plus à la merci des idées ou des exemples d'autrui. Ni à Capernaüm l'entraînement de l'exemple, ni à Césarée l'ascendant de l'opinion générale, évoqué par la question « qui disent les hommes que je suis ? », n'ont eu assez de prise sur eux pour les détacher du Sauveur. Ils ont prouvé qu'ils possèdent une foi *personnelle* et savent s'y tenir, même quand personne d'autre ne la partage : sur ce point Jésus a réussi dans sa tâche d'éducateur.

L'auteur que nous venons de citer décrit de la manière suivante le processus de cette éducation qui a fait de ces hommes, des *caractères*. « Jésus a gagné la confiance de ses disciples par l'autorité de sa personne et par la force

(1) *Le développement de la pensée de Jésus sur lui-même*, p. 93.

purement morale de sa prédication. Il vient même de les associer à ses travaux : maintenant il sait vaincre leurs préjugés charnels et leur faire reconnaître en lui un autre Christ que le Messie attendu. Il transforme leurs espérances, transformation graduelle qui ne sera achevée qu'après sa mort » (1).

Une question se pose ici : peut-on parler d'un triomphe dans l'éducation des Douze parce qu'ils proclament la Messianité de leur Maître, si ces disciples ou tout au moins Pierre, André, Jacques et Jean (Jean 1, v. 40. sq.) ont cru dès le début que le Rabbi de Nazareth était le Messie ? Ou bien il n'y a pas de progrès dans leur foi, ou bien les disciples ne croyaient pas en la Messianité de Jésus à l'époque indiquée par Jean. Tel est le dilemme que beaucoup de critiques opposent au récit du premier chapitre du quatrième évangile.

Le caractère de cette étude nous dispense d'entrer dans les discussions purement critiques. Nous nous bornerons donc aux remarques suivantes : 1° Même en acceptant le récit de Jean nous pouvons parler d'un succès dans l'éducation des Douze, car Jean ne parle que de cinq disciples, (de six, si l'on identifie Nathanaël avec Barthélemy) ; sur les idées des six autres touchant la Messianité de Jésus, nous ne savons rien. Tout porte à croire qu'ils étaient à ce sujet dans le vague comme les foules. Le fait qu'ils ont été choisis ne prouve rien là-dessus, puisque

(1) Ouvrage cité ci-dessus, p. 93. Rappelons le beau passage de Keim : « On ne sait ce qu'on doit estimer le plus grand, de cet élan des disciples qui brisent le moule messianique juif... ou de cette personnalité de Jésus, qui arrache à ces faibles disciples, et cela sous le poids des expériences les plus accablantes, l'expression si pure et si élevée de l'effet produit sur eux par toute son activité. »

Jésus n'a jamais demandé qu'on reconnût sa Messianité pour être disciple (1).

Pour ces six disciples au moins la méthode d'éducation du Maître aurait eu un résultat, et un résultat immense : celui d'avoir créé en eux la foi en sa Messianité.

2° Au point de vue pédagogique auquel nous sommes placé, nous ne pouvons trouver valable le dilemme que nous discutons. En effet, l'éducation consiste-t-elle uniquement à façonner des esprits neufs ; à éveiller des sentiments ou des idées qui n'existaient point ? L'art de l'éducateur ne consiste-t-il pas aussi, et peut-être plus encore, à corriger les idées erronées, à redresser les esprits faussés, à réformer les habitudes mauvaises ? Transformer une nature morale, vaincre des préjugés tenaces, substituer un idéal tout moral et spirituel à un idéal inférieur et grossier, n'est-ce pas le grand triomphe pour l'éducation ? Or ce serait là le genre de succès obtenu par Jésus, si on admet que certains d'entre les Douze le reconnaissaient comme le Messie au moment où ils sont devenus ses disciples. D'après cette conception, la grandeur de Jésus comme éducateur nous semble tout aussi digne d'admiration.

Un question se pose encore au sujet de cette scène. Pourquoi Jésus n'a-t-il jamais parlé jusqu'alors de sa Messianité à personne, pas même à ses disciples ?

On donne souvent comme raison de ce silence sa crainte des malentendus ; mais alors on s'explique mal l'entrée messianique à Jérusalem qui dut raviver les fausses espérances des disciples (2).

(1) Le cas de Lévi-Matthieu est probant sur ce point.

(2) Voici comment Wendt réfute une autre théorie spécieuse sur le silence de Jésus : « On pourrait ajouter... que Jésus a eu un motif personnel pour tenir à l'arrière-plan sa Messianité, une incertitude

De toutes les explications celle qui semble la plus satisfaisante nous paraît être celle de Wendt (ouvrage cité, 2^e partie, p. 311), qui exprime si bien notre point de vue que nous ne saurions mieux faire que de citer, heureux de nous abriter derrière une telle autorité : « Si l'on croit que le but pédagogique (pädagogische Absicht) de Jésus ne le conduisait pas seulement à rejeter tout ce qui pouvait avoir quelque apparence politique, mais le conduisait beaucoup plus à établir une conception correcte de sa Messianité, alors on peut tout à fait bien comprendre, et uniquement d'après cette intention pédagogique (blos aus dieser pädagogischen Absicht), qu'il n'ait pas parlé de sa Messianité, qu'il en ait réprimé la proclamation prématurée par les démoniaques, mais qu'il ait bien fait ressortir l'enseignement du salut et de la justice du Royaume, parce que cet enseignement rendait claire la vraie nature du Royaume de Dieu, et par cela même posait les vraies bases de sa Messianité... Ce n'est qu'après cela qu'il a reçu la confession de son petit cercle de disciples (1). »

non sur sa Messianité, mais sur la manière d'établir le Royaume de Dieu. Aussi longtemps qu'il aurait été fermement attaché à ses premières espérances, que Dieu par un acte miraculeux établirait de façon subite le Royaume de Dieu céleste et glorieux, il aurait hésité à annoncer sa Messianité. Quand petit à petit Jésus serait devenu certain que Dieu n'amènerait pas actuellement cette manifestation du Royaume, qu'il lui fallait souffrir et mourir comme Messie ; et quand il aurait eu acquis, à cause de cette certitude, la claire notion d'un état présent, caché, spirituel du Royaume de Dieu ; alors il aurait franchement déclaré sa Messianité, d'abord en face de ses disciples, puis en face du peuple par l'entrée solennelle à Jérusalem... *Seulement cette argumentation repose sur des fondements incertains.* » (*Die Lehre Jesu*, 2^e partie, p. 310.)

(1) « *Wir dürfen das von Petrus ausgesprochene Bekenntniss seiner Jünger auf dem Weg nach Caesarea Philippi dass er der Messias sei,*

N'est-ce pas absolument en harmonie avec la méthode pédagogique de Jésus-Christ, telle qu'elle nous est apparue jusqu'ici ? Si pour aucun point de son enseignement il n'a donné de formule exprimant sa pensée avec une netteté complète, mais qui serait sans vie et sans valeur religieuse ; s'il a eu pour règle de suggérer plutôt que d'expliquer, de mettre en état de découvrir la vérité plutôt que de la communiquer toute faite, combien n'est-il pas vraisemblable qu'il a procédé de la même manière pour faire reconnaître sa Messianité ? Il ne peut pas avoir été infidèle à sa méthode constante, justement sur le point le plus essentiel de son œuvre d'éducation : c'est une impossibilité psychologique.

Et combien la foi des disciples, née ainsi de l'expérience, de leur vie spirituelle renouvelée et de leur conscience purifiée au contact de leur divin Maître, a plus de valeur religieuse que si elle était une leçon apprise plus ou moins correctement ! (1).

La Messianité de Jésus devait être pour ainsi dire, une découverte de leur conscience. Sans cela le Maître divin n'eût pas attribué une valeur religieuse suffisante à la proclamation qu'ils font à Césarée. Or c'est pour re-

nicht als den Abschluss einer Phase der inneren Entwicklung Jesu, sondern nur als den Abschluss einer Entwicklungsperiode der Jünger betrachten, » conclut avec raison notre auteur. Voir encore J. Weiss, *Nachfolge Christi*, p. 36 ; Grass, *Das Verhalten zu Jesu*, p. 76 et 85.

(1) Voir Bovon, *Théologie du Nouv. Test.* p. 272, 273 et 274, qui expose très bien le même point de vue. Ritschl, *Christl. Lehre von der Rechtfertigung und Versöhnung*, t. II, 31, dit aussi : « *Diese Anerkennung seiner persönlichen Würde rief er nicht in doctrinärer Weise hervor, sondern liess sich durch Erfahrung seiner Jünger in den engeren Umgang mit ihm allmählich entwickeln.* »

connaître hautement la parfaite valeur religieuse de la confession de foi de Pierre, que Jésus lui répond « Heureux es-tu, Simon fils de Jona, parce que ce n'est ni la chair ni le sang qui t'ont révélé cela, mais mon Père qui est dans les cieux » (Matth. 16, v. 17).

C'est ici le lieu de rappeler les belles paroles de Lobs-tein dans son travail sur la Sainte Cène : « D'abord Jésus s'est laissé deviner, ensuite il s'est montré, enfin il s'est donné. » (*Revue de Théol. et de Phil.*, 1888, p. 54). La confession de Césarée de Philippe clôt pour les disciples la période où Jésus s'est laissé, ou plutôt s'est fait deviner, et ouvre celle où il va se montrer.

§ 1. — **L'Eglise.** — (Matthieu 16, v. 18 à 20). Les disciples ont confessé leur foi, ou plutôt Jésus les y a amenés en intervenant avec sa décision ordinaire quand il juge le moment favorable. Il l'a laissé lentement mûrir chez ceux qui ne l'avaient pas au début, se transformer et s'épurer chez ceux qui l'avaient en venant à lui ; puis il en a provoqué la confession. Jésus accouche les âmes comme Socrate accouchait les esprits. C'était leur faire faire un pas en avant dans la possession de la foi : confesser, c'est fortifier et préciser sa foi. Et la portée pédagogique de la confession est plus grande quand on confesse une foi personnelle *différente* de celle des autres. C'est pour leur donner conscience de cette différence que Jésus a d'abord fait dire aux Apôtres l'opinion des foules ; par le contraste, ils ont dû se faire une idée plus nette de leur conviction propre.

A Capernaüm la distinction, le triage qui s'opère porte surtout sur les personnes ; à Césarée de Philippe, sur les idées et les convictions.

Désormais, et dans les faits et dans les croyances, la

divergence, latente depuis longtemps, est manifeste : une société nouvelle est née. — C'est le moment psychologique de la nommer, et Jésus prononce pour la première fois le mot d'Eglise.

En principe, l'Eglise fut fondée lors de l'institution du cercle apostolique qui est un commencement d'organisation de la société des croyants (1).

Mais cette organisation de ceux qu'il a élus (2) fut faite en vue de l'Eglise, et n'était pas encore l'Eglise. Jésus avait alors réuni les matériaux qui lui semblaient bons, mais il fallait les travailler. C'est à ce travail de « divin sculpteur de l'âme, » selon la belle expression de Vinet, qu'il s'est livré sur les Douze jusqu'à cette heure : à Césarée il vient de donner le dernier coup de ciseau. L'admirable ouvrier a réussi : il pose maintenant la première pierre : « Moi je te dis : Tu es Pierre et sur cette pierre j'édifierai mon Eglise. (3) » (Matth. 16, v. 18).

Le terme d'Eglise, employé dans les Septante pour traduire le *Kahal* hébreu, est choisi avec un art parfait : il rattachait cette nouvelle création religieuse à l'ancien ordre de choses, mais dans ce qu'il avait de purement spirituel et religieux (4).

(1) Renan (ouvrage cité p. 296), dit avec raison au sujet de l'Election des Douze : « Un germe d'Eglise commencé dès lors à apparaître. Cette idée féconde du pouvoir des hommes réunis (ecclesia) semble bien une idée de Jésus... » Et M. Stapfer : (*Jésus pendant son Ministère*, p. 236) « En choisissant les Douze, Jésus fondait une Eglise, une communauté. Il a admirablement compris l'importance de l'action en commun, son énorme puissance, et la force invincible de l'union par l'amour. »

(2) ἐκλεξάμενος, dit Luc (6, v. 13) pour désigner le choix des Douze, terme qui fait penser tout naturellement à l'*ecclesia*

(3) Remarquez que Jésus dit Πέτρος, puis πέτρα, (voir les ingénieuses remarques d'Edersheim, ouv. cité, livre II, p. 82 et 83).

(4) Edersheim, ouv. cité, livre II, p. 84. « In Hebrew use it referred to Israel, not in their national, but in their religious unity. »

Les matériaux ont été choisis et taillés par Jésus, de même l'édifice sera construit par le Maître lui-même ; de sorte qu'il peut dire « *mon* Eglise. » Fondée sur la foi véritable et la confession faite dans l'adversité, cette Eglise est inébranlable ; la mort, même en tuant son constructeur, ne pourra jamais l'abattre. (Matth. 16, v. 18).

Assurément il serait téméraire de prétendre qu'en disant : « les portes de l'Hadès ne prévaudront point contre elle, » Jésus ait eu l'intention de faire allusion à sa mort ; il ne s'agit ici que de l'Eglise et de son éternelle durée. Remarquons cependant que cette parole pouvait préparer les confesseurs à recevoir et à supporter le choc violent que va leur causer l'annonce de sa mort. Il est significatif que Jésus ait dit : j'édifierai pour l'éternité mon Eglise, tout juste avant de dire : je vais mourir. En posant le fondement inébranlable de l'Eglise (la foi vivante), il y scelle l'anneau (la promesse d'immortalité donnée à l'Eglise) auquel les disciples pourront rattacher leur espérance, quand la mort leur ravira leur divin Chef.

Bien loin de retenir l'attention des Douze sur le Messie qu'ils viennent de confesser, Jésus tourne leurs pensées vers cet organisme spirituel qui est né de leur foi en lui ; bien plus, il leur dit de taire ce qu'ils auraient peut-être voulu crier sur les toits. Ordre difficile à accepter que celui du silence, mais combien nécessaire pour les multitudes qui ne devaient pas être encouragées par les disciples dans leurs fausses espérances messianiques ! Si d'autres âmes devaient venir à la foi en Jésus, ce devait être par la même voie par laquelle avaient dû passer les Douze : Jésus n'a pas deux méthodes, l'une pour ceux du dedans, l'autre pour ceux du dehors. Il désire également que ses apôtres et ses ministres aient la même mé-

thode de propagande spirituelle que lui. Quand il enverra les soixante-dix disciples (Luc 10, v. 1 et suiv.), alors que sa Messianité n'est plus un mystère entre lui et son entourage fidèle, il ne leur donnera pas d'autre Mission que celle des Douze : reproduire l'activité du Maître, nullement celle de proclamer sa Messianité. Il ne s'agit pas de propager des doctrines sur le Maître, mais la vie du Maître.

La défense de parler de sa Messianité est nécessaire enfin parce que les disciples sont bien loin de connaître suffisamment leur Messie : leur éducation vient de faire un pas décisif, mais il s'en faut de beaucoup qu'elle soit achevée. Il leur reste à apprendre quelque chose d'absolument inouï, qu'ils ne comprendront qu'après de douloureuses expériences : les souffrances et la mort du Messie. Comme dit Riggenbach, (1) « Jésus doit en même temps se révéler et se voiler... allumer le feu de l'enthousiasme et le couvrir. »

VII

L'ANNONCE DES SOUFFRANCES ET DE LA MORT

(Matth. 16, v. 21, 22 sq. ; Marc. 8, v. 31, 32 sq. ; Luc. 9, v. 22 sq.)

La scène de Césarée est un point tournant dans l'histoire évangélique ; c'est aussi le moment où apparaît, dans l'éducation des apôtres, une attitude nouvelle. Jésus interroge ses disciples, ce qu'il n'avait pas fait auparavant ; il loue hautement l'un d'eux, ce qui n'était

(1) *Vorlesungen über das Leben des Herrn Jesu*, 1858, p. 318.

pas encore arrivé. Lui qui jusqu'alors laissait le fait se produire avant d'en dégager l'enseignement, il annonce, il prédit, et le sort de l'Eglise et son propre sort. Jusqu'alors il a mis beaucoup de soin à ménager les transitions ; maintenant il procède brusquement et par contraste. Il vient seulement de reconnaître sa Messianité devant ses disciples, et immédiatement il annonce sa mort, ce qui pour eux est l'absolue négation de cette dignité.

« Plus de méthode lente et graduelle, plus de longue préparation ; le temps des ménagements est passé (1). »

Il ne suggère plus, il parle, et avec quelle décision, avec quelle netteté presque brutale ! Lui le médecin des âmes dont la sollicitude était si grande, les soins si patients, il opère maintenant avec la hâte énergique d'un chirurgien. Il faut lire cette annonce des souffrances dans la traduction de M. Stapfer, dont la ponctuation donne avec raison l'impression de quelque chose de saccadé, de coupant. « Puis il commença à leur annoncer qu'il fallait, lui, le Fils de l'homme ; — beaucoup souffrir ; — être rejeté par les anciens, les chefs des prêtres et des scribes ; — être mis à mort ; — ressusciter au bout de trois jours » (Marc. 8 v. 31). Chaque mot est comme un coup de bistouri qui taille dans les illusions des disciples. Le vrai Messie est né dans leurs âmes ; aussitôt Jésus s'attaque à leur vieil idéal. Mais cette nouvelle façon de procéder n'est pas moins pédagogique que la première. La chirurgie est encore de la thérapeutique : Jésus veut *guérir* les apôtres de leurs

(1) Stapfer, *Le développement de la pensée de Jésus sur lui-même*, p. 96.

dangereuses illusions. Pour cela il n'y a qu'un moyen, — trancher impitoyablement dans le vif. Aussi, nulle explication, nulle atténuation. Un mot sans réplique : « Il faut, » — et une gradation effrayante : — « qu'il souffre ; — qu'il soit disqualifié et déshonoré ; — et qu'il meure. »

Cette franchise vigoureuse alarme Pierre. Le Confesseur tire son Maître à part et lui fait des remontrances : il ne faut pas dire de pareilles choses devant tous ! Mais lui se retournant et regardant ses disciples (Marc. 8 v. 33), reprend Pierre avec une énergique indignation (1). Le détourner de penser à sa mort et de la proclamer est une inspiration de Satan ; c'est recommencer la grande tentation du désert. C'est exactement le contraire de l'esprit qui a inspiré la confession de naguère, car c'est parler suivant l'opinion, et non suivant l'inspiration de Dieu. Si Jésus parle à Pierre avec une sévérité pareille, c'est qu'il veut décourager absolument toute tentative de ce genre. Pour que les autres disciples ne suivent pas l'exemple de Pierre, il qualifie celui qu'il venait d'élever si haut d'un nom qui l'abaisse terriblement (Satan), et fait comprendre aux autres, vers qui il se retourne (Marc. 8 v. 33), qu'imiter Pierre ce serait imiter Satan lui-même. La pierre d'édification est devenue pierre de scandale.

(1) Grass, *Das Verhalten zu Jesu*, p. 97 (note), fait remarquer que Jésus dit ici à Pierre : « Ὑπαγε ὀπίσω μου σατανᾶ », tandis qu'au Tentateur du désert il dit seulement : « Ὑπαγε σατανᾶ » (Matth. 4, v. 10) et en conclut que tout en lui disant : « Tu es un Satan, » il lui dit en même temps : « Retourne à ta place qui est de me suivre. » Si l'on admet cette explication, nous aurions ici un exemple caractéristique de la manière dont Jésus, tout en se montrant sévère, sait retenir son disciple et atténuer les rigueurs nécessaires.

Mais il ne suffit pas à Jésus d'avoir *annoncé* ses souffrances ; il sait bien que cette vérité douloureuse ne peut entrer dans l'esprit de ses disciples par l'autorité du témoignage ; il faut la rendre compréhensible. C'est pourquoi il se met tout de suite à les enseigner (Marc 8, v. 34, sq. et parallèles). C'est ici que nous retrouvons le grand Educateur. Il ne fait pas de raisonnements pour démontrer la nécessité de ses souffrances : il sait admirablement bien que certaines vérités ne se démontrent pas ; l'intelligence ne peut les comprendre que quand le cœur les a acceptées. C'est pourquoi Jésus ne traite pas directement la question des souffrances du Messie et de leur valeur ; il est moins didactique et dogmatique que jamais. Il s'efforce, par ses paroles, de créer chez ses auditeurs un état d'âme tel, qu'ils puissent accepter ce qui les révolte (1).

La vanité des biens de ce monde est dénoncée d'une façon saisissante (Marc 8, v. 36). Mais surtout Jésus fait agir le grand levier de l'exemple, « me suive, » et de l'amour, « à cause de moi. » Il ne leur enseigne point ce qui leur serait absolument incompréhensible, mais à ce moment où il vient de recevoir le témoignage de leur attachement pour lui, il y fait appel, il leur montre jusqu'où cela doit les mener. Quelle franchise et quel courage moral ! Tout de suite il va jusqu'au bout de sa

(1) Pour déraciner les préjugés juifs des Apôtres, il faut que leur nature change. Ces préjugés ne sont pas seulement le fruit d'une éducation mauvaise et d'une erreur générale, ils sont la conséquence fatale de la nature charnelle de l'homme. Pour y renoncer il faut que les disciples renoncent à eux-mêmes (Marc 8, v. 34). Jésus s'attaque à la racine du mal. Quand ils auront renoncé à eux-mêmes, ils pourront renoncer au faux idéal Messianique qui les aveugle, et quand ils auront porté leur croix, celle du Christ leur deviendra acceptable.

pensée. Bien loin d'atténuer les expressions dans l'espoir d'habituer peu à peu les Douze à l'idée du dépouillement, de la souffrance et du sacrifice, il parle immédiatement de la croix, de perdre sa vie ; il prêche déjà le martyre ! « Prêcher cela, c'est sûrement repousser mes disciples, » aurait pensé un éducateur ordinaire. Mais Jésus connaît ce qui est dans l'homme (Jean 2, v. 25), les abîmes de bassesse et de péché qui sont en lui, mais aussi les puissances d'héroïsme qu'il possède quand sa conscience est réveillée et son cœur subjugué par un objet digne de son amour et de son adoration. « Difficultés, abnégation, martyre, mort, voilà les appâts qui agissent sur le cœur de l'homme. Allumez sa généreuse vie intérieure, vous aurez une flamme qui consume toutes les plus basses considérations. Ce n'est pas en flattant nos appétits, non, c'est en éveillant l'Héroïque qui sommeille en tout cœur, qu'une religion quelconque peut gagner des adhérents. » (*Les Héros*, trad. Izoulet). Ces vérités que Carlyle exprime si éloquemment, c'est Jésus-Christ qui les a démontrées pour la première fois au monde quand, l'âme remplie de la pensée de son immolation prochaine, il a su faire passer dans l'âme vulgaire de pêcheurs de Galilée la flamme du sacrifice qui brûlait dans son cœur divin, en leur disant que pour l'amour de lui il fallait porter sa croix et perdre sa vie !

VIII

LA TRANSFIGURATION

(Matth. 17, v. 1 sq; Marc. 9, v. 2 sq; Luc. 9, v. 28 sq).

Ce fait mystérieux est attesté par les trois Evangiles ; c'est un des cas très rares où les Evangélistes indiquent la succession chronologique ; seulement les deux premiers Evangiles disent : « Six jours après », et Luc dit : « Environ huit jours après. »

Seul le récit de la Transfiguration peut nous faire comprendre pourquoi les disciples parlent tout à coup d'Elie (Marc. 9 v. 11 et parallèles), et très probablement c'est à cause de ce fait que Jacques et Jean ont été préoccupés de ce prophète au point de vouloir l'imiter en appelant le feu du ciel (Luc. 9 v. 54 et 55). On ne saurait arracher ce récit de l'enchaînement historique sans faire un vide, un hiatus sensible.

La Transfiguration est liée à l'annonce de la Messianité et de la mort de Jésus, chronologiquement et psychologiquement. Durant les six jours d'intervalle qui séparent la scène de Césarée de Philippe de celle qui va avoir lieu, Jésus et les siens durent vivre sous l'influence des deux sentiments également puissants mais inconciliables, éveillés en eux par la proclamation de la dignité Messianique du Maître et de la nécessité de sa mort : l'enthousiasme et la tristesse. Il est vraisemblable que ces sentiments s'emparèrent avec plus de force des trois apôtres les plus développés que du reste du cercle aposto-

lique. Ils vécurent probablement ces six jours, comme c'était d'ailleurs déjà leur habitude, plus près du Maître que les autres, et durent parler avec lui de ces graves sujets.

Mais les explications (si tant est que Jésus leur en ait donné), et les entretiens ne firent probablement point la lumière dans leur esprit, ni la paix dans leur âme. Alors Jésus résolut de les faire entrer dans le sanctuaire de sa vie spirituelle : il les emmena avec lui pour les rendre témoins de ses entretiens avec son Père. (Luc. 9 v. 28). Jusqu'alors, ces heures de recueillement sur la montagne à prier son Père, Jésus les passait seul (1). Si grande que fût l'intimité avec les siens, il s'était réservé ces moments « d'ascension spirituelle » (Stapfer).

C'est donc, même pour Pierre, Jacques et Jean, un progrès dans l'intimité avec lui, que le Seigneur leur fait faire en les appelant à participer à cette partie de sa vie encore mystérieuse pour eux : ils sont par là élevés au rang d'amis (Jean. 15 v. 15) ; c'est l'accomplissement suprême de cette partie du programme de leur élection, qui était d' « être avec leur Maître. »

Dans cette crise si grave, Jésus, qui a toujours trouvé la paix et la force divines dans la prière, la communion avec le Père, sait que ses disciples préférés recevront là ce dont leur âme a besoin, et que c'est la voie par laquelle ils arriveront à une intuition spirituelle du mystère de sa personne et de sa destinée.

Que se passa-t-il sur la montagne dans cette nuit où leur âme fut transporté au-dessus de la terre ? Doit-on

(1) La prière avant la scène de Césarée de Philippe (Luc. 9 v. 18) n'a pas le même caractère. Elle ne peut avoir été qu'une prière courte, puisqu'ils étaient en chemin (Marc. 8 v. 27).

croire à un fait matériel ou à une vision ? Les récits évangéliques ne semblent pas donner de solution nette à cette question. Le caractère de ce travail ne nous impose pas le devoir de trancher ce point délicat. Quelle que soit la façon dont on se représente la Transfiguration, un résultat demeure pour notre étude : les trois Apôtres en reçurent une impression profonde, et une conviction absolue de la gloire divine de leur Maître. Ils virent, pour ainsi dire, transparaître et resplendir son âme divine sous l'enveloppe terrestre. Ils en retirèrent plus qu'une instruction, une intuition mystérieuse et lumineuse tout ensemble, de la nécessité religieuse de la mort du Christ, nécessité légitimée, à leurs yeux, par l'Ancienne Alliance.

La contradiction qui torturait leur âme, reçut une solution au moins provisoire, non dans leur intelligence certes, mais dans leur cœur, dans ce foyer mystérieux où s'élaborent les grandes pensées. Une paix et un ravissement ineffables les saisirent et arrachèrent à Pierre cette exclamation naïve : « Maître, qu'il nous est bon d'être ici ! dressons trois tentes, une pour toi, une pour Moïse et une pour Elie. » (Luc 9, v. 33). Une grande certitude vint du ciel dans leur âme que leur Maître était bien le Fils, l'Elu de Dieu (Luc 9, v. 35).

Quand ils revinrent à eux-mêmes, ils virent Jésus tel qu'auparavant et seul ; mais leur âme resta sûre de l'avoir vu transfiguré d'une gloire céleste et dans un tête-à-tête sublime avec Moïse et Elie. A partir de ce jour, leur Maître fut pour eux plus qu'un homme.

Jusqu'à Césarée de Philippe, Jésus *s'était laissé deviner*, maintenant il *se montre* à ceux que leur développement spirituel rendait le plus aptes à discerner sa

gloire spirituelle. Après avoir réussi à faire reconnaître, sous l'humble apparence du Rabbi de Nazareth, le glorieux Messie attendu, Jésus vient de couronner son œuvre d'éveilleur d'âmes en rendant capable l'élite de ses apôtres de discerner, dans le Fils de l'homme allant à la mort, le Fils de Dieu touchant à la gloire.

IX

DE LA TRANSFIGURATION A GETHSÉMANÉ

La période finale du ministère de Jésus-Christ, comparée à la période Galiléenne, présente, dans sa physionomie générale, des traits sensiblement différents et de grandes ressemblances.

Cette caractéristique s'applique aussi à cette période de l'œuvre spéciale poursuivie par Jésus auprès de ceux que nous pouvons dès maintenant appeler *ses fidèles* : elle offre de visibles transformations et de nombreuses et profondes analogies.

(A). — **Les transformations.** — Elles sont de deux sortes : 1° Celles qui proviennent des circonstances historiques extérieures. L'isolement, qui a commencé à se faire autour de Jésus depuis la scène de Capernaüm, se continue et s'accuse. Si parfois les multitudes l'entourent, ce n'est plus que par intermittences et il devient manifeste que rien ne peut plus les retenir : Jésus peut donc avoir avec les siens des tête-à-tête fréquents et prolongés ; si son œuvre se resserre, son action s'approfondit. Le

déplacement de l'activité du Sauveur, qui se faisait lentement depuis l'Election, est maintenant un fait accompli : le centre de gravité de son œuvre porte désormais en plein sur les Douze. C'est à cette époque que nous entendons Jésus nommer le groupe de fidèles qu'il a formé, « le petit troupeau » (Luc 12, v. 32) et se désigner lui-même comme le « berger » (Marc 14, v. 27).

2° Les transformations amenées par l'état spirituel qu'ont atteint les Douze.

Ils sont arrivés à la foi et par la bonne voie, celle de l'expérience personnelle. Ce résultat est acquis, car la conviction que Jésus leur a communiquée, ils viennent de prouver à Capernâum et à Césarée de Philippe, qu'ils sauront la garder : sur ce point leur éducation est faite.

Mais c'est ici le cas de se rappeler le mot de Laboulaye : « l'éducation est une préparation à la vie ; elle ouvre l'esprit, elle ne le remplit pas. » La préparation à la vie chrétienne est faite, pour les disciples. L'esprit, le sens des choses spirituelles est ouvert ; il faut le remplir : c'est le rôle de l'instruction proprement dite. C'est pourquoi la période à laquelle nous sommes arrivés est caractérisée par l'avènement de l'enseignement dirigé spécialement sur les disciples (1).

B. — **Les analogies.** — De l'étude de la période qui précède, il ressort que tous les moyens mis en œuvre par Jésus peuvent se ramener à trois : 1° *L'influence*

(1) Auparavant Jésus a enseigné sans doute, mais jusqu'à l'Election il semble s'être adressé uniquement à la foule : *il enseignait la foule devant ses disciples*. Après l'Election et jusqu'à la scène de Césarée il parle *simultanément* à la foule et aux disciples : *il enseignait les disciples devant la foule*. Au reste ces distinctions ne doivent pas être prises dans un sens trop rigoureux.

indirecte du spectacle de son activité publique et de l'audition de son enseignement général. 2° *L'influence directe* de sa personnalité puissante et parfaitement sainte 3° Un commencement d'activité des disciples qui les exerce à vivre et à agir par eux-mêmes.

Ces moyens d'action, Jésus ne cesse de s'en servir jusqu'à la fin.

Le Maître continue à évangéliser et à faire des actes de puissance en public : il donne donc toujours un spectacle instructif et édifiant à ses disciples. L'influence du milieu provoque en eux, comme autrefois, des impressions nombreuses et fécondes, quoiqu'elles ne leur soient pas destinées plus qu'au public. Parce qu'ils ont maintenant des yeux qui commencent à voir et des oreilles qui commencent à entendre, leur observation est plus pénétrante et leur impressions sont plus nombreuses ; parce qu'ils comprennent mieux la valeur de la personne et le sens de l'activité du Sauveur, ces impressions entrent plus avant dans leur cœur plus ouvert et sont plus fécondes. Si le mouvement général du ministère du Sauveur à cette époque est bien représenté par le fragment de Luc (chapitres 9 à 20), quel fécond enseignement que les ressemblances nombreuses, étonnantes parfois, de ce Ministère de Pérée avec celui de Galilée ! Elles durent amener deux résultats considérables pour les disciples : 1° La répétition fréquente de situations et de paroles put leur remémorer bien des choses de la période Galiléenne, oubliées ou confuses dans leurs souvenirs.

2° Par les comparaisons que ces analogies frappantes ne pouvaient manquer de provoquer dans leur esprit, ils eurent le moyen de voir sous un jour plus vrai, non seulement ce qui se produisait sous leurs yeux à ce moment,

mais tout ce qui avait eu lieu de semblable dans le passé.

Une vive lumière était projetée rétrospectivement sur l'époque où ils n'étaient pas encore aptes à une observation consciente et intelligente des faits et gestes de leur Maître.

Ces ressemblances remarquables et remarquées par eux, faisaient ressortir d'autant mieux des différences telles que le changement de Jésus vis-à-vis de la tradition et vis-à-vis de l'erreur.

Autrefois il se contentait de considérer comme indifférentes les coutumes traditionnelles, répondant aux attaques suscitées par la liberté avec laquelle lui et ses disciples en usaient en ces matières, par la simple proclamation de principes lumineux justifiant sa conduite ; maintenant il riposte vigoureusement à ses adversaires et dénonce leurs inconséquences coupables. (Sur la question du Sabbat, comparez Marc 2, v. 23 et sq. avec Luc 13, v. 14 et sq. 14, v. 1, sq ; sur celle des ablutions, comparez Marc 7, v. 15 avec Luc 11, v. 39 et sq).

Autrefois il se contentait de dégager l'esprit de la loi, de substituer le culte de l'esprit à celui de la lettre, d'implanter fortement dans les cœurs la vérité ; maintenant il attaque en face l'erreur et s'élève sans ménagement contre l'hypocrisie qu'elle enfante. Il fait plus encore que de s'en prendre aux faux principes, il polémique contre les personnes (Math. 23).

Le deuxième moyen d'éducation dont Jésus s'est servi pendant la période Galiléenne, c'est le contact personnel et l'intimité avec les Apôtres, l'influence incalculable de sa personnalité unique.

Ce moyen Jésus n'a garde de l'abandonner jusqu'à la fin de sa vie terrestre. La période à laquelle nous som-

mes arrivés fut, aussi sur ce point, un pas en avant. Jésus avait fait des Apôtres ses familiers en les élisant ; ils le sont toujours, mais ils avancent dans son intimité, Jésus les nomme maintenant ses enfants (Marc 10, v. 24) ; ses amis (Luc 12, v. 4) qui ont persévéré avec lui dans toutes ses épreuves (Luc 22, v. 28). Les derniers jours de la vie terrestre du Sauveur ont été des jours d'intimité profonde entre Jésus et les siens, jours où leurs âmes ont communiqué ensemble. C'est le moment où leur Maître après s'être laissé *deviner* d'abord (Césarée), s'être *montré* ensuite (Transfiguration), s'est *donné* tout entier, corps et âme, dans la Sainte Cène, symbole sacré, point culminant de l'union de Jésus avec ses disciples.

Le troisième moyen d'éducation mis en lumière par l'envoi des Douze en mission, c'est la mise à l'épreuve par la pratique, ou au moins par un commencement d'exercice pratique.

Il n'est pas question de nouvel envoi des Douze disciples de premier rang lors du ministère de Pérée, mais bien d'un envoi de soixante-dix simples disciples (Luc 10, v. 1), appelés à faire la même œuvre que les Apôtres et devant en retirer les mêmes fruits pour leur développement religieux.

Les mêmes principes généraux : le milieu, la personne vivante, la pratique, sont donc toujours à l'œuvre ; mais au lieu d'agir successivement comme autrefois, ils agissent simultanément pendant cette période finale. Leur action est plus complète que par le passé parce qu'elle se prolonge en durée, se développe en étendue et gagne en profondeur.

Les changements que nous avons notés dans la pratique pédagogique de Jésus à partir de la Confession de

Césarée et ceux qu'une étude plus détaillée, poursuivie jusqu'à Gethsémané, ferait sûrement ressortir, proviennent de la différence des circonstances historiques ou de celle de l'état intérieur des Douze, mais non de l'apparition de nouveaux principes éducateurs. La méthode du Maître est assez souple pour se plier et s'adapter à toutes les conjonctures extérieures et à toutes les dispositions internes qui peuvent surgir, surtout quand celui qui l'applique possède un tact et un coup d'œil infailibles. Avec une variété aussi grande que la vie elle-même dans les détails de cette œuvre de consolidation et d'achèvement de l'éducation chrétienne du cénacle apostolique, la période qui va de la Transfiguration à la Passion offre une grande fixité dans les principes et les moyens pédagogiques essentiels. Et cela se conçoit sans peine, car cette deuxième partie de la formation des apôtres n'est en somme que ce qu'on pourrait appeler la *cristallisation* des résultats obtenus par Jésus dans la première partie, si une telle expression (fort employée pourtant par les ouvrages de pédagogie) était applicable à quelque chose de libre et de vivant comme l'action de Jésus sur les âmes. Nous pouvons donc dire que la partie strictement pédagogique de l'Éducation des Douze finit à la Transfiguration, arrêter là l'étude détaillée des actes éducateurs principaux de Jésus-Christ, et nous borner à cette vue d'ensemble sur la période finale de la vie terrestre du Sauveur.

Terminer à la Transfiguration n'est-ce-pas finir sur un sommet !

CONCLUSION

L'éducation religieuse que Jésus-Christ a donnée à l'élite de ses disciples et qui en fait les Apôtres, n'est-elle pas, si l'on peut s'exprimer ainsi, une éducation professionnelle ? Est-il légitime de présenter comme un modèle applicable à la généralité des chrétiens une préparation à l'Apostolat ?

A cette question bien naturelle, l'exposé qui précède doit avoir déjà répondu. L'impression qui se dégage des faits que nous venons de passer en revue, c'est bien que Jésus n'a pas usé de moyens spéciaux en vue de former des chrétiens d'une nature particulière.

Le but de l'activité religieuse du Christ, ce fut de former des hommes pénétrés de son esprit et animés de sa vie, en un mot de faire des chrétiens ; l'Apôtre c'est le chrétien à sa plus haute puissance. On ne voit nulle part que Jésus ait fait subir aux Douze deux éducations, l'une qu'on pourrait appeler simplement chrétienne, et l'autre à laquelle on pourrait réserver le qualificatif d'apostolique. Sans doute le Maître a voulu les préparer au rôle prodigieux d'être ses témoins et ses continuateurs dans le monde, mais quelle meilleure manière d'y parvenir que d'en faire des puissants chrétiens ?

On ne peut dire des Douze qu'ils étaient des croyants solides et éclairés au moment de l'Election. Il fallut donc, au moins jusqu'à la Confession de Césarée de Philippe,

les amener à le devenir. Peut-on faire le départ entre les moyens qui concoururent à les former à leur vocation, en disant : ceci appartient à la simple éducation chrétienne, cela à l'Apostolat ; ce trait concerne l'Apôtre, cet autre le simple fidèle ?

Voudrait-on faire une pareille distinction à propos de la Vocation ? Mais les vocations individuelles qui nous sont racontées, furent adressées à André, Simon, Jacques, Jean, Nathanaël et Lévi avant qu'il fut question d'Apostolat, et nous voyons d'autre part que Jésus a adressé des appels à le suivre à d'autres qu'aux Apôtres. (Le jeune homme riche, Marc 10, v. 21 ; l'homme qui veut ensevelir son père, Luc 9, v. 59.)

Mais l'Election, peut-on dire, se rapporte directement à l'Apostolat. Certainement, cependant à elle seule, l'Election n'est rien : elle ne forme pas plus un apôtre qu'une inscription à la Faculté ne forme un théologien. La valeur de l'Election réside dans l'influence individuelle et suivie que Jésus a pu exercer sur ce cercle choisi, et qu'est cela, sinon l'application intensive du plus grand principe de toute éducation ?

Quand à la Mission elle n'a pas été limitée au Douze, le cercle large des disciples ordinaires a été mis, lui aussi, à cette école féconde (Luc 10, v. 1).

En réalité l'objectif du Sauveur, en créant le cercle apostolique, a moins été de conférer une charge spéciale que de créer un centre de propagation pour la vie divine qu'il apportait au monde ; à côté du vaste champ où il allait semant la parole de la vie, il a voulu se réserver comme un enclos où il pourrait pratiquer la culture intensive des âmes.

La constitution et la christianisation, si l'on nous per-

met cette expression, du cercle apostolique, est éminemment une œuvre de cure d'âmes ; les enseignements qu'on en peut tirer sont applicables à cette partie du ministère pastoral.

Le premier et le plus grand de ces enseignements, c'est l'importance et la fécondité de cette idée de Jésus : le groupement et l'éducation d'un certain nombre d'hommes bien disposés pour en faire une élite religieuse, porteuse du germe vivant du christianisme.

Quand Jésus a quitté ce monde, le résultat apparent de son œuvre se bornait à quelques disciples groupés autour des Apôtres et cela suffit à établir le christianisme. Il ne faut pas oublier de tirer les conséquences pratiques de ce fait historique : de nos jours comme du temps de Jésus, les résultats les plus grands sont produits par une élite religieuse réellement pénétrée du ferment de l'Evangile, plutôt que par un grand nombre d'hommes animés d'une vie chrétienne médiocre.

Le disciple du Christ appelé à exercer le ministère pastoral doit assurément travailler auprès de tous les protestants et même évangéliser les âmes en dehors des frontières confessionnelles ; mais cette tâche de prédicateur et d'évangéliste n'est ni la seule, ni toujours la plus féconde.

L'exemple de Jésus est là pour prouver que le meilleur moyen de propager la vie du Christ dans les âmes, c'est encore de former un foyer puissant de vie chrétienne, en groupant étroitement les croyants zélés et ceux qui veulent le devenir.

Pour former un pareil groupement, faire des appels généraux du haut de la chaire ne suffit pas, il ne faut pas craindre d'user de l'appel individuel, comme

fit le Maître pour les premiers disciples (voir chap. I).

Que cet appel soit préparé et adressé avec sagesse, mais qu'il soit fait avec décision, comme celui qui arracha Pierre, Jean et les autres à leurs filets. Il suffit souvent d'une forte vibration pour que l'humidité de l'air se résolve en pluie, ainsi les bons sentiments peuvent se résoudre en actes par un appel énergique. Quand quelques-uns auront constitué un premier noyau, si petit soit-il, la force d'attraction agira d'elle-même. D'autres âmes viendront spontanément se joindre à ce premier groupement, comme firent vraisemblablement les six Apôtres qui ne semblent pas avoir reçu d'appel spécial. Ainsi se formera quelque chose d'analogue à *l'ecclesiola in ecclesiâ*.

Ce groupe de personnes plus réceptives formé, il faudra que le pasteur s'en occupe d'une manière suivie, en un mot fasse là une œuvre de cure d'âmes, d'un caractère spécial. Le travail pastoral fait dans toute la paroisse est, pour ainsi dire, la cure d'âmes dispersée et intermittente ; l'action exercée dans ce milieu choisi, c'est une cure d'âmes concentrée et permanente, une éducation pareille, en bien des points, à celle que Jésus-Christ a fait subir à ses disciples les plus avancés, les Apôtres.

Dans ce groupe, que rien ne doit séparer *extérieurement* de l'Eglise, le pasteur pourra utiliser les indications pédagogiques relevées au cours de notre exposé.

Rappelons en quelques-unes. Patience de la préparation religieuse alliée à la décision qui sait en recueillir les fruits (page 6) ; gradation et transition parfaites (pages 13, 20, 24,) ; caractère pratique et vivant des directions (page 32) ; importance capitale donnée à l'élaboration personnelle de la vérité (page 43) ; souci extrême d'im-

planter et d'enraciner d'abord profondément la vérité dans l'âme avant d'attaquer le préjugé ou l'erreur (pages 45 58) ; etc.

Les moyens éducateurs essentiels du Maître : influence du milieu, influence directe de sa personnalité, activité appropriée au développement acquis (voir pages 56 et 57), devront jouer un rôle prépondérant ; appliqués avec les adaptations nécessaires ils agiront avec la même efficacité que dans l'éducation des Apôtres. L'influence du milieu où Jésus fit vivre ses disciples, milieu tout pénétré de l'influence du Maître par ce qu'il y dit et fait, trouve son équivalent dans l'Eglise, où le Christ parle par l'Ecriture et agit par son Esprit. Mêler le plus complètement possible le groupe d'élite dont nous parlons à la vie de l'Eglise, c'est le mettre dans le milieu favorable à son développement religieux.

Mais la vie ecclésiastique est une réalisation historique, dès lors entachée d'imperfection, du principe chrétien ; il faut donc ramener cette élite à la source du christianisme, au Christ lui-même. Mettre les âmes directement en face de Jésus et les amener à vivre de l'esprit et de la vie du Christ, c'est les soumettre à l'influence personnelle et directe du grand Educateur et Pasteur des âmes.

Enfin, pousser ce groupe à l'activité chrétienne dans l'Eglise et aussi hors de l'Eglise, c'est user d'un moyen correspondant à la Mission que Jésus fit accomplir à ses disciples. Tous les chrétiens peuvent faire ce que firent les Apôtres et les soixante-dix disciples en leur Mission : à savoir, préparer les voies à la prédication de l'Evangile et redire le message du salut autour d'eux, dans les foyers où ils ont accès.

Ces applications de la méthode pastorale de Jésus, le

pasteur peut et doit les faire dans toutes les directions de son activité de cure d'âmes, mais elles nous semblent demander, pour donner les résultats les plus féconds, un terrain de choix, une élite au sein de l'Eglise, analogue à celle que Jésus a formée avec ses Apôtres, au sein du cercle large de ses disciples.

Ce qui a fait des artisans galiléens de si grands chrétiens, ce ne sont pas certains procédés pédagogiques que l'on peut s'approprier du dehors, c'est la vie et la personnalité uniques de Jésus. Ils avaient bien discerné le secret de la vie puissante acquise par les apôtres Pierre et Jean au contact du Sauveur, les ennemis qui « reconnaissaient qu'ils avaient été avec Jésus » (Actes 4, v. 13). Pour former des chrétiens d'élite le pasteur le plus éminent est insuffisant s'il ne s'est mis lui-même à cette école incomparable du Christ. Celui-là seul qui vit habituellement par l'âme avec Jésus, peut transmettre la vie chrétienne par la méthode vivante qui a fait les Apôtres.

Vu :

Le Président de la soutenance,
Edmond STAPFER.

Vu :

Le Doyen,

A. SABATIER.

Vu et permis d'imprimer :

Le Vice-Recteur de l'Académie de Paris,
GRÉARD.

TABLE DES MATIÈRES

	PAGES
INTRODUCTION	V à VIII
CHAPITRE I ^{er} Les premiers disciples	1
— II De l'appel des premiers disciples à l'Election des Douze	12
— III Election des Douze	16
— IV De l'Election à la Mission	22
— V La Mission des Douze	29
— VI La Confession de Césarée de Philippe	36
— VII L'Annonce des Souffrances et de la Mort.	47
— VIII La Transfiguration	52
— IX De la Transfiguration à Gethsémané	55
CONCLUSION	61

ERRATA

Page 3, dernière ligne, *suis* - lire, *suit*. = Page 4, ligne 1, *quatre* - lire, *quatre*. = Page 4, ligne 5, *celle* - lire, *celles*. = Page 4, ligne 13, *v. 12* - lire, *v. 13*. = Page 7, ligne 20, *v. 40* - lire, *v. 39*. = Page 8, ligne 3, *devait* - lire, *devaient*. = Page 10, ligne 7, *s'esseyant* - lire, *s'essayant*. = Page 18, ligne 12, *peut* - lire, *pût*. = Page 23, ligne 12, *116* - lire, *166*. = Page 29, ligne 8, *Royame* - lire, *Royaume*. = Page 32, ligne 27, *leur* - lire, *une*. Page 57, ligne 16, *leur* - lire, *leurs*. = Page 65, ligne 3, 45 lire, 44.

